# LE GIL BLAS ALLEMAND,

*OU*

# AVENTURES DE PIERRE CLAUS.

*TROISIÈME PARTIE.*

# LE GILBLAS ALLEMAND,

*OU*

# AVENTURES DE PIERRE CLAUS.

---

*TROISIÈME PARTIE.*

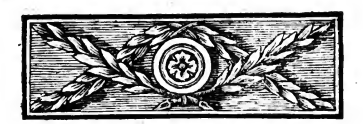
---



*A PARIS,*

Hôtel de Bouthillier, rue des Poitevins.

1789.



# AVENTURES DE PIERRE CLAUS.

## TROISIEME PARTIE.

### CHAPITRE PREMIER.

*Projet de se ranger sous les étendarts de l'Hymen.*

« IL n'est pas bon que l'homme soit » seul », me dis-je à moi-même. Cette idée me rappela le souvenir de la compagne que le sort m'avoit donnée. L'avantage de ma position me permettoit de songer à jouir des douceurs de l'hymen. J'écrivis au capitaine de Dobelmayer, pour lui demander des nouvelles de ses soins auprès de la

famille Meinhardt, & le priai de les redoubler.

L'avouerai-je ? L'éclat dont j'étois environné me donnoit de l'assurance. Je ne doutai plus de l'empressement des parens de mon épouse à reconnoître l'union de leur fille avec un gentilhomme distingué, je crus qu'ils en devoient être flattés, tant les circonstances avoient changé. Il y eut même des instans où j'étois incertain, s'il ne convenoit pas mieux de m'allier avec une maison noble & ancienne, & d'abandonner la bourgeoise dont un destin bizarre avoit fait ma femme. Je ne sais si ce fut le sentiment du devoir, ou la crainte de m'embarquer dans de mauvaises affaires avec la justice, ou la légitimité des nœuds contractés a Hambourg, ou enfin la surabondance du sang roturier qui coulant encore dans me veines, contrastoit trop avec celui des héros à seize quartiers; une cause secrète, en un

mot, m'inspira de l'aversion pour les Demoiselles de haute naissance.

Le matin, quand je me rendois au bureau des finances, ces pâles beautés se montroient à leurs croisées les yeux abattus & les charmes défaits. C'étoit l'instant où elles quittoient avec peine un duvet délicat. Des femmes de chambre soigneuses de les instruire des nouvelles intéressantes du voisinage, occupoient les heures de leur réveil. A midi, l'habile architecte de leur coiffure élevoit l'édifice d'une claire chevelure, à laquelle il méloit les dépouilles de cent têtes. De petites boites miraculeuses fournissoient le teint de leurs joues. Un fil d'archal subtil attachoit un superbe râtelier de dents d'ivoire à la place de celles que des viandes exquises & des boissons échauffantes avoient insensiblement détruites. Une chaussure élégante resserroit leurs pieds dans des bornes étroites; des coussins attachés à un mince cor-

fet égalifoient une taille négligée & difforme, & quatre heures de toilette fuffifoient à peine à mettre ces poupées mouvantes en état de paroître. Des pères impatiens de placer leurs filles, régaloient fplendidement, aux dépens de leurs créanciers, de riches étrangers dont les minauderies de leur posterité féminine devoient faire la conquête. Malheureufement ces repas étoient fouvent infructueux. A la cour, ces beautés artificielles brilloient en robes empruntées & jouoient des ducats avancés par le Mont-de-Piété fur de bons nantiffemens. Leurs converfations me paroiffoient frivoles, abfurdes; leurs lectures, peu intéreffantes, fades; les anecdotes auxquelles elles donnoient lieu, fcandaleufes; leurs ames, étrangères aux charmes de l'innocence & de la nature; leurs cœurs, fans fentimens; le fort que leur préparoit une vieilleffe précoce, affreux; & les remords qui les attendoient à la

fin de leur carrière, déchirans. Un homme que la cour n'avoit pas encore eu le temps de pervertir pouvoit-il se promettre un instant de bonheur avec des êtres si peu faits pour plaire?

Quelquefois je formois le projet de rechercher la main d'une noble campagnarde. Je pouvois me flatter que mon rang & mon crédit engageroient sans peine un gentilhomme provincial enfoncé dans un abyme de dettes hypothécaires, à passer sur la nouveauté de mon origine. Bientôt après il me prenoit fantaisie d'avoir une femme d'esprit, capable de faire les honneurs de chez moi, d'entretenir agréablement mes convives, de donner une certaine dignité convenable à ma situation, & de charmer tellement les étrangers par la douceur de ses manières, que dans tous les pays du monde l'on s'extasiât sur la maison de M. le directeur des finances Claus de Clausbach à ***. Dès-lors je craignois qu'une Demoi-

ſelle de province ne me fît rougir de ſon ignorance, ou ne m'avilît en s'abaiſſant trop aux détails du ménage. Rien n'eſt plus déſagréable à un homme de diſtinction que les gaucheries de ſa femme. Garde-t-elle un ſilence forcé quand on lui adreſſe la parole en françois, propoſe-t-elle le colin-maillard quand il s'agit d'amuſer ſa ſocieté, ou parle-t-elle du jour des Rois lorſqu'il eſt queſtion du procès des trois Rois? (a) un mari ſe trouve dans des embarras cruels. Cette conſidération me fit renoncer aux campagnardes.

Ma première idée de porter les chaînes d'un hymen une fois commencé me parut la plus conforme à la raiſon & à la probité. Je ne connoiſſois mon épouſe, il eſt vrai, que pour l'avoir vue peu d'inſtans dans les douleurs qui devoient la rendre mère;

(a) Libelle qui a fait plus de bruit qu'il ne méritoit.

mais sans songer que ce mariage extraordinaire sembloit un décret du Ciel, les propos du capitaine au sujet de la fortune, des mœurs de la famille Meinhardt & de la douceur du caractère de ma compagne, me firent supposer qu'elle avoit joui d'une éducation soignée. Je crus qu'elle seroit assez formée pour mériter d'être élevée au rang d'épouse du directeur des finances Claus de Clausbach.

M. de Dobelmayer étoit à Riga. Je lui mandai assez lestement: « La fortune » m'a favorisé au point de pouvoir » faire le bonheur d'une compagne. » Je réglerai mon choix moins sur les » avantages de la naissance que sur » les qualités du cœur. Les meilleures » maisons recherchent mon alliance, » je préfère cependant de suivre les dé» crets du sort qui m'unit à Mlle Mein» hardt malgré moi. Ayez la bonté » de faire part de la situation présente » de mes affaires à ses parens, & de

» les difpofer à ce que quelque mem-
» bre de la famille accompagne leur
» fille jufqu'ici. Je la ferai paffer pour
» la veuve du négociant Haften-
» donk, & nous confacrerons une
» feconde fois nos nœuds aux pieds
» des autels »......

Fermement perfuadé que les parens de mon époufe accepteroient cette propofition avec joie, je commençai à monter une maifon, fans communiquer mes deffeins à perfonne. Mes appartemens furent meublés dans le dernier goût. Je fis choix d'une femme de chambre fur le grand ton, & j'augmentai mon domeftique d'un coiffeur. Les valets de pied & le cocher porterent des bourfes à cheveux. Je leur fis faire une livrée neuve conforme à mes armoiries, garnie de rubans où l'on voyoit plus de cinquante fois l'ours blafonner mon cachet.

Ces préparatifs firent fenfation dans le public. Mes opérations pour rétablir

le désordre des finances continuèrent aussi d'être heureuses.

Le prince avoit le défaut commun, dit-on, à plusieurs grands seigneurs, de dépenser au-delà de ses revenus. Le département des finances devoit toujours fournir de l'argent. L'on n'osoit proposer des réformes. Le ministère de M. de Mehlfeld n'avoit pas été à l'abri des concussions & des fraudes. La favorite même, tant que la bonne intelligence entre eux, avoit duré, s'étoit enrichie aux dépens du trésor public. L'on avoit tiré les meilleurs sucs du pays. Mes premiers soins furent de mettre un frein au brigandage des conseillers & des fermiers. Cette vigilance économisa de fortes sommes; mais elle m'attira aussi de puissans ennemis. N'osant se déclarer ouvertement contre moi, ils attendoient l'instant favorable de me nuire.

Pour payer les arrérages & faire entrer des fonds dans le trésor du

prince, j'imaginai d'affermer les domaines, très-mal administrés jusqu'alors. Les baillis (*a*) étoient obligés de fournir caution en argent comptant, & ces sommes déposées dans les caisses de l'état; & quoique ce ne fût pas un moyen d'éteindre les dettes, puisqu'elles devoient être rendues tôt ou tard aux déposans, le prince dont les vues ne portoient pas si loin, fut ébloui & satisfait de tant d'argent. Cette manœuvre m'avança dans ses bonnes grâces. Mes adversaires ne purent concevoir comment M. de Mehlfeld n'avoit pas eu l'adresse de trouver des ressources si faciles.

A peine la favorite eut-elle des nouvelles de la pluie d'or qui tomboit dans les coffres forts du prince, qu'elle projeta de s'en approprier une partie.

---

(*a*) Nous avons remarqué dans la première Partie que les baillis en Allemagne sont ordinairement de gros fermiers.

Il ne lui vint pas même en idée de douter un instant de mon empressement à favoriser ses desseins ; puisque je lui devois, ou plutôt à la petite chienne de Bologne, la rapidité de ma fortune : elle s'abusa cependant. L'amour des mes devoirs, & le zèle pour le service de mon prince, ne me permirent point de me prêter à des fourberies. Je résistai respectueusement à ses propositions. Mme Balleriaire recevoit sa pension & rien de plus. Cette résistance éleva entre nous des nuages que les courtisans attentifs apperçurent bientôt. Sans doute ils auroient inévitablement entraîné ma ruine si un autre événement imprévu ne m'eût protégé contre les coups de la cabale.

Un jeune homme parvient-il à la cour, monte-t-il rapidement à une grande fortune, les mères & les filles s'intéressent en sa faveur jusqu'à ce qu'il ait la mal-adresse de déclarer positivement, ou de montrer par des

faits concluans que, résolu de se donner une compagne, ce n'est point sur l'une d'elles que tombera son choix. — Dès-lors malheur à lui & à celle qu'il nommera son épouse. — J'en fis une cruelle expérience. A peine me vis-je muni de mes lettres de noblesse, que contre mon attente l'entrée des grandes maisons, sur-tout de celles où il y avoit des filles à établir, ne me fut pas seulement ouverte, on m'y reçut même avec bonté & l'on parut m'y distinguer. On plaisantoit les célibataires, on me prodiguoit des agaceries, l'on me reprochoit un tendre penchant pour Emilie, Constance & pour Adélaïde, & quand je m'en défendois, l'on ajoutoit : « Eh! bien! quel mal y auroit-il? Vous êtes un homme aimable.... qui pourroit vous refuser sa fille » ? Ces propos & d'autres me jetoient dans le plus grand embarras; je ne savois que répondre. Les coquettes lançoient aussi sur moi des

regards langoureux & m'honoroient de cette tendreſſe ſentimentale puiſée dans la contemplation de la pâle lueur de la lune ; mais leurs traits m'effleurèrent à peine. On s'informa du jour de ma fête, & comme je n'ai d'autre nom que Pierre, la fête de *Saint Pierre dans les fers* ſervit pour m'inonder de cadeaux en cordons de canne, de bourſes, & autres colifichets. Il y eut même des petites pieces de vers, où l'on faiſoit alluſion aux chaînes de l'Apôtre pour parler des liens plus doux que l'on me ſouhaitoit.

Le directeur des finances Claus de Clausbach fut inſenſible à tous ces complimens. Cependant les attaques redoublèrent quand on apprit que je faiſois mine de monter ma maiſon, ſans que je me fuſſe déclaré.

Les choſes en étoient à ce point quand on me prépara des aſſauts d'un autre côté. Le préſident de Mehlleld n'avoit jamais été marié ; ſa maiſon

étoit dirigée par une de ses nièces, de même nom, âgée à peu près de vingt-deux ans, un peu coquette, mais aimable, enjouée, bien faite, des yeux d'un éclat si vif qu'on ne pouvoit en soutenir le regard & qu'ils subjuguoient même les petits-maîtres. M. de Mehlfeld voyant, *primò*, que mes opérations de finances m'avançoient tous les jours dans les bonnes grâces du prince; *secundò*, que je ne faisois pas mine de choisir une compagne parmi les Demoiselles de la noblesse de la ville; *tertiò*, que cependant je ne témoignois pas de l'aversion pour l'hymen, & *quartò*, que je n'étois plus en bonne intelligence avec la favorite à laquelle il avoit voué une haine éternelle, il changea de plan, résolut de conclure avec moi un traité d'alliance offensive & défensive. Sa nièce devoit en être la base. Les préliminaires furent de m'inviter plusieurs fois de suite à sa table; là il me dit

mille choses obligeantes, prisa le bonheur du prince & des sujets d'avoir trouvé un homme aussi actif & aussi habile pour les importantes occupations auxquelles son âge avancé ne lui permettoit plus de vaquer. « Dans » quelque affaire que ce soit où il peut » vous manquer des instructions, dis» posez de moi, mon ami » ! ajouta-t-il, « je vous donnerai tous les ren» seignemens que ma mémoire infi» dèle pourra me rappeler. Ces soins » ont si long-temps reposé sur moi. » Ce seroit m'obliger, je vous assure, » que de regarder ma maison comme » la vôtre, d'y venir librement, de » ne faire, pour ainsi dire, qu'une même » famille avec nous : vous n'avez pas » de parens ici, & je connois les dé» sagrémens d'être en quelque sorte » isolé dans des lieux étrangers, de » ne tenir à personne, & d'être privé » de ces habitudes qui font le charme » de la société. Il est doux d'avoir au

» moins une maiſon où l'on ſoit reçu
» habituellement avec bonté. Plus vous
» viendrez ici & plus vous contri-
» buerez à notre ſatisfaction. Ces ſen-
» timens ſont également ceux de ma
» nièce. Elle vous reçoit avec plus
» de plaiſir peut-être que vous n'ima-
» ginez : — n'eſt-il pas vrai, ma chère
» Caroline ! — Eh bien donc, pour-
» quoi rougir ? — C'eſt la ſeule amie
» qui me reſte. Elle adoucit les maux
» de ma vieilleſſe. Souvent je me ſuis
» repenti de m'être ſouſtrait au joug
» du mariage, bien conſolant ſur le
» déclin de nos jours, quand nous
» ne devons plus notre exiſtence qu'à
» une foule de petits ſoins ; mais je
» n'y ſonge plus depuis que Caroline
» eſt avec moi. Son amitié ſupplée
» aux attentions d'une épouſe : elle
» eſt ſi bonne, ſi complaiſante, auſſi
» ſera-t-elle un jour ma ſeule héri-
» tière : elle m'eſt plus chère qu'un
» enfant. Je crois que j'en mourrois

» s'il falloit nous féparer entièrement;
» jamais je ne pourrois confentir à
» ce qu'elle acceptât un établiffement,
» quelque avantageux qu'il pût-être,
» hors de l'enceinte de cette ville ».

Je fus affez clairvoyant pour remarquer le but où vifoient ces propos & cet accueil flatteur; bientôt je n'eus plus lieu d'en douter. Le parti du préfident publia hautement mes louanges. Quelques-uns de fes amis me demandèrent même « s'ils pouvoient me
» complimenter fur l'alliance avanta-
» geufe que j'allois contracter ».

Dans la pofition où je me trouvois avec la favorite, la prudence parut me confeiller de ne pas rebuter ouvertement M. de Mehlfeld. Il ne perdit point l'efpoir de parvenir à fes fins. J'eus ainfi un parti puiffant & formidable à oppofer aux brigues de Mme. Ballériaire.

Cependant j'attendois tous les jours une réponfe de Riga, elle devoit

déterminer ma conduite. Favorable, elle ne pouvoit manquer d'animer contre moi M. le préſident & ſon parti. J'avois fait aſſez de progrès en politique, pour travailler ſous main à me réconcilier avec la favorite. L'occaſion s'en préſenta bientôt, elle n'étoit point incompatible avec mes principes de vertu. M^me^. Ballériaire deſiroit d'acquérir un bien de campagne hors du pays. Je lui en fis propoſer un à très-bon compte, & engageai le Prince à quelques largeſſes pour lui en faciliter l'acquiſition. La paix fut rétablie entre nous à ce prix. M^me^. Ballériaire n'étoit pas méchante, & je crus qu'il valoit mieux la conſerver en faveur, que de riſquer de rencontrer une perſonne moins douce dans celle qui lui ſuccéderoit. La ſuite des temps a juſtifié mon ſyſtême.

Enfin je reçus une lettre du capitaine. Elle ne répondit pas entière-

ment à mon attente, parce que ma vanité n'y étoit point flattée. Voici ce qu'elle contenoit « M. Meinhardt » a été très-surpris d'apprendre » que ce n'est point M. de Haftendonk à qui sa fille a donné la » main à Hambourg. Il est ennemi » né du mensonge & de la dissi» mulation. Cependant le passé n'é» tant pas à redresser, il aime mieux » garder sa fille & son enfant il» légitime, que de se résoudre à la » donner à un inconnu. Il ne convient » point de vos droits à son cœur, » & n'honore pas d'une grande estime » des gentilshommes de fraîche date, » qui, sans autre raison quelconque, » briguent l'honneur d'ajouter une par» ticule insignifiante à leur nom. Sur» tout il fait très-peu de cas des di» recteurs des finances des petits » princes de l'Allemagne. Leurs pla» ces, selon lui, sont trop exposées aux » orages ; d'un moment à l'autre,

» esclaves de l'esprit, ( s'ils en ont )
» ordinairement bizarre de leurs maî-
» tres, ils risquent de les perdre. Le
» despotisme de ces petits sultans,
» est plus affreux que celui des mo-
» narques de l'Orient. M. Meinhardt,
» en conséquence de ces principes,
» ne regarde point comme une
» chose désirable, d'unir sa fille avec
» un financier annobli. Si cependant
» M. Clausbach est un homme re-
» commandable par ses vertus, il ne
» se déclare point inflexible, & promet
» de céder à l'opinion qu'il lui don-
» nera de son caractère, si elle est
» avantageuse. Pour cet effet il faut
» que vous vous rendiez à Riga le
» plus promptement possible. Le père
» de votre épouse ne veut point qu'elle
» ait l'air d'aller au devant de vos
» désirs. »

Cette réponse, je le confesse, en rabaissant ma fierté, m'inspira en même temps une certaine estime pour le

brave négociant. L'affaire étoit entamée, je ne pouvois reculer. Soigneux de dérober la connoissance de mon projet à tout le monde, je n'en fis part qu'au prince, & lui dis, « Qu'on » me proposoit une riche veuve; (cette proposition lui plut à cause des fonds dont mon épouse enrichissoit le pays) & je le suppliois de m'ac» corder un congé de quelques mois » pour aller à Riga. » Il me l'accorda, je partis, & j'appris ensuite, (insensé; j'aurois pu le prévenir si j'avois connu les princes,) qu'avant d'avoir atteint la première poste, mon secret s'étoit échappé de la bouche de son altesse, & répandu dans toute la ville.



## CHAPITRE II.

*M. Claus de Clausbach va prendre son épouse à Riga. Rencontre imprévue sur la Route.*

AVANT mon départ j'écrivis à mon généreux bienfaiteur, l'Envoyé de Prusse. Je l'informai du bonheur de ma position. Sans doute j'aurois dû plutôt lui en donner des nouvelles, & profiter de ses conseils dans beaucoup de circonstances : il m'avoit permis de les lui demander. Mais les heureux succès de mes entreprises m'inspirèrent tant d'assurance, que si je n'oubliai pas entièrement l'auteur de ma fortune, je me sentis du moins un certain penchant à croire que mes mérites pouvoient avoir contribué, autant que sa faveur, à m'élever au faîte des grandeurs. Je ne trouvai la réponse de cet homme respectable, qu'à mon

retour. Soit que ma lettre lui eut déplu ou qu'il y eut quelque autre cause de refroidissement à moi-même inconnu, son style étoit froid. Il souhaitoit tout simplement que mon bonheur fût de durée, & m'exhortoit encore à me défier du président de Mehlfeld.

Je fis prompte diligence comme il convient aux grands. Traversant rapidement des villes, des villages, des provinces, sans jeter les yeux, ni à droite, ni à gauche, pour arriver bientôt à Lubeck, où je voulois m'embarquer. Avant de quitter cette ville la reconnoissance, ou plutôt la vanité de me montrer dans tout mon éclat m'engagea à rendre mes devoirs au marchand qui par sa protection m'avoit avancé jusqu'à l'emploi de secrétaire ; mais ce Mécène n'étoit plus. Des malheurs essuyés dans le négoce l'avoient mis au tombeau, & ses affaires s'étoient trouvées dans le plus

grand désordre à son décès. Sa veuve vivoit à l'étroit des débris de sa succession. Cependant elle me fit un accueil gracieux, je ne la quittai point sans attendrissement. Son sort me fournit des réflexions amères sur l'instabilité de la fortune. Je visitai aussi la salle où j'avois donné mes concerts sous le nom de Signor Clozetti.

Rentré le soir à l'hôtel, je commandai un léger souper, & pendant que l'on convertissoit en ragoûts les restes du dîner, je me désennuyai par la lecture.

Une petite chambre joignoit mon appartement. Quelqu'un s'y promenoit à grand pas, & gémissoit profondément; ses soupirs excitèrent ma curiosité. Je crus l'entendre parler, & m'étant approché de la cloison qui nous séparoit, je prêtai l'oreille. J'avois été quelques instans aux écoutes, quand sa porte s'ouvrit. L'hôte entra chez lui, & l'aborda en ces termes : « Monsieur,

« Monſieur, la poſte eſt encore arrivée » ſans vous porter votre lettre de change. Je ſuis las d'attendre, & je ne » veux plus me laiſſer amuſer par de » belles promeſſes. Je vous le dis en » deux mots : payez-moi d'ici à demain, ou j'obtiens contre vous un » décret de priſe de corps ». L'étranger recourut aux prières ; l'hôte fut inflexible ; le premier s'abandonna enfin à une eſpèce de déſeſpoir, & le maître de la maiſon, oubliant les égards de la politeſſe, le ſecoua rudement. Cette violence augmenta le bruit, je ſortis précipitamment de ma chambre, & ſans faire annoncer ma venue, je me rendis au lieu de la ſcène. . . . . « De quoi s'agit-il ? » dis-je à l'hôte. Mais avant de penſer à une nouvelle queſtion, ou d'attendre ſa réponſe, je fus frappé des traits de celui qu'il inſultoit. Dieu ! m'écriai-je au même inſtant. « C'eſt vous Reyerberg ! — Et c'eſt

» vous mon cher Claus »! répliqua-t-il. La ſurpriſe nous ravit l'uſage de la parole, nous ne pûmes en dire davantage. L'hôte tira reſpectueuſement ſon bonnet, & nous quitta pour raconter préalablement l'aventure à ſa femme.

Quiconque a jamais ſenti le plaiſir d'un homme voguant ſur l'océan des grandes affaires de ce monde, ballotté par toutes ſortes de vents, comme l'ambition, la vanité, le déſir de dominer, redoutant chaque bâtiment qui paſſe à côté du ſien, dans la crainte qu'il ne gagne le vent ou que ce ne ſoit un corſaire. . . . . . Mais pourquoi ces images poétiques? Je vois qu'il me ſeroit terriblement difficile, en continuant la métaphore (ou l'alluſion, pour mieux dire,) d'exprimer ma penſée dans cette conſtruction ou dans cet arrangement de phraſes. Cherchons donc une autre tournure.

Dans le poſte que le ſort m'avoit aſſigné, j'avois ſans doute beſoin d'un ami, mais où le choiſir ? parmi les courtiſans ? — Confieriez-vous votre porte-feuille à une horde de brigands ? — Parmi mes adulateurs ? — Eſſayez d'emprunter de l'argent à vos débiteurs. — Parmi ceux qui me portoient envie ? — Ferez-vous votre médecin de votre héritier ? — En un mot, il étoit moralement impoſſible que M. Claus de Clauſbach honorât quelqu'un d'une entière confiance, qu'il lui ouvrît tous les replis de ſon cœur. D'ailleurs, l'homme dont les actions ſont déterminées par les malheureux reſſorts de la politique, déſire rarement un ami fidèle. Il faut néanmoins que je me rende juſtice, mon cœur n'étoit pas encore devenu inſenſible aux doux attraits de l'amitié. Peut-être ſerois-je enfin parvenu à ce degré d'endurciſſement. Je l'avoue à ma honte,

dans l'ivresse de mon bonheur je n'avois que rarement pensé à mon ami, & je ne m'étois pas assez donné de peine pour méclairer sur son sort.

Que l'on s'imagine à présent si je devois éprouver de la joie en revoyant l'ami de ma jeunesse, le compagnon d'un grand nombre de mes aventures, en un mot, le brave & généreux Louis, que j'avois toujours sincèrement aimé.

Je payai son compte à l'hôtel. Nous nous hâtâmes de nous informer l'un & l'autre des événemens arrivés depuis notre séparation. Je résolus de ne plus le quitter. Il m'accompagna à Riga, & je formai le projet de le placer à mon retour, dans l'un des bureaux du prince de ***.

Voici en peu de mots le détail de ses aventures. Son frère aîné, David, fut d'abord, comme je l'ai dit plus haut, conseiller & chambellan à la cour du duc de ***. Son hypocrisie

& ses basses flatteries l'élevèrent au rang de ministre. Il ne négligea rien pour découvrir le séjour de son frère, sur-tout depuis qu'il avoit hérité des biens considérables d'une vieille tante. Désirant d'en jouir seul, il redoubla ses recherches. Elles furent heureuses. Arrivé à Hambourg, il gagna son frère par des promesses trompeuses, l'attira chez lui, & le vendit à un capitaine de la compagnie des Indes. Louis fut emmené, secrètement embarqué, & forcé de servir en qualité de sergent. Quelque temps après il apprit que David étoit mort dans des douleurs cruelles, à la suite d'une chûte qui lui avoit fracassé la jambe. Alors il ne lui fut plus difficile d'obtenir sa retraite. Il employa le peu d'argent qui lui restoit à retourner à Lubeck. Une nuit qu'il dormoit tranquillement sur le vaisseau, il arriva une chaloupe dont l'équipage monta dans le bâtiment. Il y avoit entre

autres un juif. Vraiſemblablement il s'étoit ſecrétement gliſſé dans la chambre où repoſoit Reyerberg ; du moins celui-ci ne retrouva plus ſon petit tréſor à ſon réveil. Il ſe plaignit auſſitôt d'avoir été volé ; perſonne ne s'avoua coupable du crime. Le capitaine étoit un homme dur & inſenſible, il lui refuſa ſa protection, & mon ami arriva à Lubeck dans une extrême indigence. Informé par haſard de ma fortune & de mon ſéjour, il me fit part de ſes malheurs, & attendit de mon amitié les ſecours néceſſaires. Sa lettre ne me trouva point ; j'avois quitté la cour de *** quelques jours avant ſon arrivée, & je me réjouis ſincèrement du ſort heureux qui nous réuniſſoit.

Nous partîmes de Lubeck très-ſatisfaits. Des entretiens agréables rendirent le trajet moins long, & nous arrivâmes heureuſement à Riga.

Reyerberg étoit d'une humeur ſi

enjouée, qu'il ne put s'empêcher de rire quand mes domestiques vuidèrent mes malles. Ils étalèrent beaucoup d'habits très-propres, & quelque peu de prix que j'attache à la parure & à l'élégance, je déliberai avec eux pour savoir auquel je donnerois la préférence. C'étoit une première visite importante, & l'on se montre volontiers dans tout son éclat quand il s'agit de conquérir le cœur d'une jeune personne dont on veut faire son épouse. Barbier, coiffeur, parfumeur, tout fut mis sur pied pour m'embellir, & cette grande œuvre m'auroit presque fait oublier que mon compagnon de voyage n'avoit qu'un seul uniforme de sergent dans sa garde-robe, indigne de paroître sans doute en voiture à côté de mes riches habits. Je voulus engager mon ami à décorer son juste-au-corps du titre d'habit d'officier; mais Louis ne voulut point se prêter à cette innocente imposture.

« J'aime mieux, me répondit-il, ref-
» ter à l'auberge, que de me faire
» passer pour ce que je ne suis point ».
Cependant on ne pouvoit point l'habiller tout d'un coup. Il n'en est pas à Riga comme à Paris, où l'on trouve chez chaque Md Tailleur des habits qui ont déja servi à faire un petit maître manqué, de quelque comte ou baron Allemand. Dans cette extrémité je l'engageai à mettre mon habit noir; les grands ont souvent des deuils de famille; d'ailleurs, l'usage des cours permet aux chambellans mal pensionnés, quand ils ont déposé leur garde-robe au mont de piété, de porter un habit noir en l'honneur d'un vieux oncle qui n'a jamais existé.

Cet article réglé, je fis annoncer mon arrivée au capitaine de Dobelmayer. Il vint tout de suite à l'hotel, & me témoigna cette amitié affectueuse à laquelle j'avois tant d'obliga-

tions. Au moment où j'écris ces mémoires, cet ami généreux vit encore retiré du service, & sa correspondance est une des douceurs de ma vie.

Rien de plus fatigant pour un spectateur oisif que d'être témoin des préliminaires entre gens qui veulent s'épouser, de voir comment chacun cherche à faire briller ses avantages, à étaler ses talens ; d'entendre les propos galans qu'ils se tiennent dans les commencemens, & les entretiens enflammés qui les suivent quand ils se prennent d'amour l'un pour l'autre. — C'est une chose tout-à-fait ridicule aux yeux d'un tiers. Le récit cependant en est plus assommant encore. En un mot, je séjournai trois semaines à Riga ; les difficultés furent bientôt aplanies, & j'eus le bonheur de ratifier mes engagemens avec une femme douce & aimable. Sa tendresse jusqu'à ce jour a semé ma car-

rière de roses, elle a partagé le fardeau de mes peines, & son amour a jeté un double charme sur mes courts instants de félicité.

« Mais, mon cher directeur des » finances »! me dit mon ami Louis, un soir que nous nous promenions tête à tête : « je n'espère pas que tu » te proposes de cacher la plus petite » des scènes équivoques de ta vie » à celle qui va recevoir ta foi.

» Maintenant on te pardonne tout. » Quel danger pour deux époux de » s'unir avec des sentimens trop avantageux » l'un de l'autre! Il est des » momens où une bagatelle, un rien » nous donne de l'humeur : un hasard » ou des gens mal intentionnés révèlent-ils » quelque vieille anecdote » de notre histoire, alors on s'exhale » en reproches, des reproches naît le » refroidissement, & le refroidissement » souvent entraîne la discorde. Non, » mon cher Claus! si j'étois sur le

» point de facrifier à l'hymen, je ne
» déguiferois aucune de mes actions
» paffées, pas même la plus noire ;
» & à cet aveu j'ajouterois : Eh bien,
» ma tendre amie ! vous me con-
» noiffez maintenant. Voulez-vous
» encore me rendre heureux tel que
» je fuis ? Je penfe que votre conf-
» cience n'eft pas abfolument libre
» de quelques petits remords. Peut-
» être pourrons-nous compenfer nos
» erreurs, ou les effacer par un gé-
» néreux pardon. Confidère encore,
» mon ami, que tu peux mettre
» beaucoup d'égaremens dans l'un des
» baffins de la balance, avant qu'ils
» faffent le contre-poids de l'atteinte
» portée à la vertu par ton époufe en
» perdant fon innocence dans les bras
» de l'amour avant l'aveu de l'hy-
» men ». = « Paix ! paix ! Louis,
repris-je, « ce font des chofes qu'il
» ne faut point rappeler. Du refte,
» je cède à tes confeils, & dès

» demain je ferai le récit fidèle
» de mes aventures à la famille
» Meinhardt ».

Je réalisai ce projet, & j'eus la satisfaction de voir que ce sincère aveu ajouta beaucoup à l'opinion avantageuse que j'avois eu le bonheur d'inspirer.

Plaçons ici une légère esquisse des caractères des différentes personnes qui composoient cette maison. Le père s'est déja fait connoître en quelque sorte par sa lettre au capitaine. C'étoit un homme droit, plein de candeur & de bonne foi, négociant habile, intègre & actif, devant à son économie, à ses soins & à l'excellente administration de ses revenus la fortune considérable dont il jouissoit. Quelques jours avant la solemnité de la ratification de mes engagemens avec sa fille, il me dit:
« Maintenant, Monsieur, je suis con-
» vaincu que vous êtes un homme de

» probité, aimant & recherchant le
» bien ; mais par-là même je suis
» d'autant plus fondé à croire que
» vous ne conserverez pas long-temps
» le rang où vous êtes placé. Je con-
» nois un peu les petites cours de
» l'Allemagne, & je sais ce qu'un
» honnête homme peut s'en promettre.
» Peut-être vaudroit-il mieux vous
» retirer volontairement le plutôt que
» vous pourrez. — Cependant il n'en
» sera que ce que vous voudrez, l'ex-
» périence est utile en toutes choses.
» Ne consultez que vous ; mais soyez
» sûr que je ne serai point surpris
» quand j'apprendrai que l'on vous
» a demandé la démission de votre
» charge. Quant aux choses nécessai-
» res pour la vie, ne vous en met-
» tez point en peine. Le Ciel, vous
» le savez, a béni mes travaux, &
» mes enfans sont instruits à l'éco-
» nomie ».

Telle étoit la façon de penser du

père de mon épouse. Il lui fit une rente proportionnée à mon rang, & garda ses fonds dans son commerce.

Ma belle-mère mourut quelques années après notre union. Elle offroit l'exemple des vertus domestiques, — *de mortuis non, nisi benè;* — mais fidèle aux loix de son sexe, elle avoit un grand fonds de vanité, & aimoit à causer. Ce qui l'enchantoit le plus, en me donnant sa fille, c'est qu'elle alloit devenir Madame de Clausbach. « Qui l'auroit jamais pensé ? », s'écria-t-elle plus d'une fois. Elle se plaisoit à m'entendre parler de la cour, & s'informoit des moindres détails de la vie qu'on y mène. « Et » si je vais vous voir, ajoutoit-elle, » il faudra donc aussi que je paroisse » à la cour ? »

Mon beau-frère est un excellent jeune homme, vif, quelquefois même fougueux, emporté, mais bon négo-

ciant, actif, habile, ami des beaux arts, & fur-tout de la mufique.

Et pour ne point oublier le principal perfonnage, mon époufe eft, -- je puis bien le dire, -- belle, bien faite, les cheveux d'un beau châtain, les yeux bleus, vive, tendre, ayant un certain penchant pour le romanefque, mais douée de beaucoup de raifon, d'un efprit agréable & d'une humeur enjouée. La fuite de mes aventures montrera le point de vue philofophique fous lequel elle confidéroit les chofes humaines & tout ce qui nous arriva. Elle pofsède au fuprême degré l'art de s'accommoder des fituations où l'on eft placé. En un mot, c'eft le modèle d'une femme accomplie.

Parlerai-je enfin de fon fils, le gage de fes premieres amours ? Un moment avant de confacrer une feconde fois nos nœuds à la face des autels, elle le plaça dans mes bras,

& me conjura, les larmes aux yeux, d'en prendre soin, d'être son père, son ange tutélaire, son ami. Je lui promis de l'aimer comme mon enfant, & jamais je ne me suis repenti de cette promesse.

Une joie pure & sincère embellit la solemnité de notre mariage. Quelques jours après nous quittâmes Riga. La séparation fut douloureuse pour mon épouse: ses pleurs coulèrent en abondance. Notre voyage fut heureux, & nous arrivâmes bientôt dans la superbe résidence de mon illustre sultan.



## CHAPITRE TROISIEME.

*Accueil fait à M. le Directeur des finances. Claus de Clausbach, à son retour à la Cour. Reyerberg entre au service du Prince. Position brillante de Claus.*

APRÈS les premiers momens de mon arrivée, consacrés à des soins domestiques, je me rendis chez le prince. Son accueil fut gracieux. Notre conversation s'animant par degrés, il m'avoua que, pendant mon absence, mes ennemis n'avoient rien négligé pour me perdre dans son esprit. Il se glorifia de la fermeté avec laquelle il avoit repoussé les propos, & fut assez foible pour me nommer mes adversaires. Son altesse paroissoit en général trouver un certain plaisir à faire naître des tracasseries. C'est le propre de la foiblesse. Elle croit

y gagner. Quand les ſages ſont déſunis, ils ne peuvent ſe liguer contre elle : chaque parti recherche plutôt les foibles même pour ſe renforcer. Au fond, ce n'étoit pas un mérite à mon ſultan de me favoriſer de ſa protection. Sans compter que j'étois à l'abri de tout reproche & néceſſaire au prince, j'avois un puiſſant appui dans la faveur de madame Balériaire. Elle pourſuivoit d'une haine implacable quiconque méditoit ma ruine.

Les diſpoſitions avantageuſes du prince à mon égard m'enhardirent à le ſupplier d'accorder ſes bontés à mon ami Reyerberg. Je lui obtins les charges de conſeiller de la chambre des domaines, & d'écuyer de ſon alteſſe. Le lendemain je préſentai mon épouſe à la cour. Elle s'y montra avec tant de prudence, de grâce & de décence dans ſon maintien, qu'on eût dit que, dès ſa jeuneſſe, elle

avoit été accoutumée à paroître sur ce théâtre glissant.

La manière dont la haute noblesse de la ville m'accueillit, fut bien différente de la réception de mon souverain. Autrefois, quand on espéroit encore me voir donner la main à l'une de ces beautés fanées, on me fêtoit, on m'encensoit, j'étois une idole chérie, & maintenant on avoit de la peine à ne pas m'outrager ouvertement. On me fit éprouver, & sur-tout à mon épouse, cette espèce de mépris dont les grands accablent ceux qu'ils appellent des parvenus, c'est-à-dire, des hommes qui doivent à leurs talens, à leurs efforts, ce qui déja au berceau est l'apanage du gentilhomme. Ces procédés cependant ne nous troublèrent point. Je redoublai de soins & de zèle dans les devoirs de ma charge, & mes progrès dans les bonnes graces du prince devinrent tous les jours plus sensibles.

A mon grand étonnement, le président de Mehlfeld & sa nièce furent presque les seules personnes dont l'amitié, loin d'être refroidie, parut plus vive. Mais son altesse m'ayant appris elle-même que ce fourbe étoit un de ceux qui m'avoient le plus calomnié pendant mon absence, je sus à quoi m'en tenir.

Cependant ceux qui avoient besoin de moi, nobles & roturiers, me flattoient. La haute noblesse même honoroit ma maison de sa présence, quand je donnois des fêtes & des repas. Elle en jouissoit avec plaisir, & ne m'en calomnioit pas moins avec acharnement. Mon épouse me conseilloit sans cesse de ne point prodiguer mes festins à des ingrats; mais mon extrême vanité ne le permit point.

Mécène & protecteur déclaré des sciences & des beaux arts, j'eus la foiblesse d'entretenir les savans de mes

ouvrages. Ils m'enivroient de leurs louanges pour me railler. On me dédia toutes sortes d'écrits.

Son altesse, à l'exemple des grands princes de l'Allemagne, érigea sous mes auspices deux académies de sciences. Tous les ans elles proposoient les questions les plus ridicules ; par exemple, « quels seroient les moyens » de faire prospérer la navigation » ? & à l'exception de quelques petites rivières desséchées au mois d'août, il n'y avoit pas une seule eau courante dans le pays. « Indiquer les moyens » de réunir solidement les hommes » pour le bien » ; ce qui signifioit autant que de demander comment il faudroit s'y prendre pour les délivrer de l'esclavage des passions, les enfermer séparément, donner à chacun le même degré de lumières, supprimer toute propriété, tout intérêt particulier, ou inventer de nouveaux motifs puisés dans la morale, plus

puiſſans & plus ſenſés que ceux que les ſages anciens & modernes ont propoſés pour avancer le bonheur des mortels.

Mon gracieux ſouverain trouva un plaiſir tout particulier à ces académies, aſſiſta lui-même à leurs aſſemblées, & me fit compoſer quelques diſcours qu'il y lut comme ſiens. On recevoit des membres internes & externes. Quelques-uns ſavoient à peine ſigner leur nom.

Le prince fonda auſſi une ſociété Allemande. Elle publia des ouvrages pour perfectionner la langue, & chaque page de ſes écrits fourmilloit de fautes de grammaire.

Au milieu de ces folles inſtitutions néanmoins, (je me dois cette juſtice) je ſongeai auſſi à des réformes utiles, je corrigeai le ſtyle barbare des chancelleries & du barreau. Dans les reſcrits du prince à ſes vaſſaux, on traitoit tout le monde, ſans diſtinction,

d'*amé* & *féal;* tandis que souvent ils étoient adressés à des hommes vils & méprisables.

Convaincu du principe que les postes, comme la monnoie doivent moins être un revenu pour le prince, qu'un bienfait pour le public, je les mis sur un autre pied, & rétablis la liberté de profiter à son gré de cette commodité publique.

Dans ses voyages, son altesse se servoit des chevaux des laboureurs, & payoit mal les chevaux qui périssoient à son service. Cette tyrannie cessa sous mon administration.

Il s'étoit glissé les abus les plus atroces dans l'économie domestique du château. Pour les faire disparoître, j'augmentai les appointemens des officiers, & les retins dans leur devoir en les menaçant des peines les plus rigoureuses pour la moindre fraude.

Je fis des retranchemens considérables à la dépense de la table. L'entre-

tien des ferres coûtoit des fommes immenfes pour faire manger au prince des cerifes au mois de février, des afperges en feptembre, & des pois verts à Noël. Convaincu que chaque mois fournit des richeffes particulières en légumes & en fruits, je ne lui fis fervir des cerifes, des afperges & des pois verts, que dans les mois de mai, de juin & de juillet.

Mais, me livrant à des foins plus importans, je foulageai les peuples autant que je pus, encourageai l'agriculture, & délivrai les habitans de la campagne des oppreffions des baillis. Ce zèle auroit dû me valoir l'amour général des laboureurs; mais je ne jouis pas même de cette félicité. Le campagnard ordinairement a de fauffes nouvelles de ce qui fe paffe à la réfidence. Je n'étois pas tout-puiffant, je ne pouvois empêcher tout le mal, & cependant on avoit l'injuftice de tout

tout exiger de moi. J'introduiſois des nouveautés en faveur des agriculteurs, & le peuple des campagnes eſt ennemi-né de toute innovation. D'ailleurs le penchant du prince au faſte & à l'éclat détruiſoit ſouvent mes bonnes intentions. Beaucoup de mes projets de réforme enfin, étant uniquement puiſés dans des livres, ſe trouvoient impraticables, & ne réuſſiſſoient point. Perſonne cependant n'avoit la bonne foi de m'en avertir. Tout le monde me portoit envie comme à un étranger, & déſiroit ma chûte. Ainſi, avec la meilleure volonté, je ne pus parvenir à me faire chérir du peuple, dont l'amour étoit le but de mes travaux.

Ajoutez à cela qu'ayant été élevé à la dignité de miniſtre d'état, (ce malheur m'arriva ſur la fin de l'année 1783) j'obtins un pouvoir étendu, dont un uſage quelquefois trop ſévère & précipité, malgré les ſages conſeils de mon épouſe qui me recommandoit la

douceur, m'exposa toujours davantage aux traits de l'envie & de la critique. Je ne commis jamais d'injustice volontaire, il est vrai; mais souvent j'aurois pu être plus indulgent. Un prêtre se mêloit d'affaires politiques, & malgré sa vocation fondée sur la doctrine tolérante du Christ calomnioit les princes & les ministres. Je lui imposai silence, & lui ordonnai de ne point perdre de vue les devoirs de son état, d'inculquer aux hommes les bons principes de la religion, de les former à la vertu, & de se reposer sur les gardiens des loix, du soin d'en punir les transgresseurs. Cette exhortation ne le corrigea point, il continua ses médisances, & je lui signifiai le décret suivant : « Comme il paroît que » le prêtre N. N. se sent plus appelé » aux affaires de gouvernement, qu'à » sa vocation évangélique, son altesse » sérénissime le démet de sa charge » de prédicateur, & lui accorde celle » de bédaut à la régence ».

Cette extrême févérité ne m'empêchoit pas cependant d'employer tous les moyens imaginables pour engager le prince à aimer fon peuple & à le traiter avec douceur. Je lui répétois tous les jours : « La Providence ne » vous a placé fur le trône que comme » adminiftrateur des provinces con- » fiées à votre domination, les biens, » le repos & le bonheur de vos fu- » jets font des dépôts dont un jour » il vous faudra rendre compte : vous » n'y avez aucun droit de propriété, » & fi l'impunité, l'habitude de l'ef- » clavage & l'exemple de quelques » tyrans vous garantiffent contre la » rébellion & la refponfabilité, vous » comparoitrez bientôt devant un tri- » bunal où l'innocence du cœur, le » témoignage de votre confcience, » & le regiftre de vos bonnes actions, » dont la moindre eft confignée avec » foin, peuvent feuls vous mériter un » jugement favorable.

Outre ces motifs, je lui peignois encore en traits de feu l'image de la félicité qui naît de la bienfaisance, je lui montrois la nullité des projets ambitieux, le dégoût des plaisirs dont il s'étoit enivré jusque-là ; je l'incitois à savourer la douceur avec laquelle on ferme les yeux, le soir d'un jour consacré au bien de tant de milliers d'individus ; je lui parlois avec enthousiasme du contentement d'un homme qui trouve l'occasion d'employer utilement ses forces en travaillant au bonheur de ses frères, & lui représentois le paisible repos dont jouit celui-ci en faveur duquel les prières de malheureux consolés, de pauvres soulagés & d'opprimés justifiés, montent avec reconnoissance vers l'Être suprême, & demandant ses bénédictions.

Mes efforts tendoient sur-tout à le familiariser davantage avec le spectacle de l'infortune. « Vous êtes le

» médecin » lui disois-je, « & le méde-
» cin qui désire sérieusement de guérir
» une plaie est obligé de la contem-
» pler & d'en connoître la profon-
» deur ».

Il écoutoit ces conseils avec intérêt. Jamais on ne lui avoit parlé sur ce ton : il sentit la force de la vérité; & quand, dans le cercle étroit de ma famille, assis entre l'amour & l'amitié, je rapportois à mon épouse & à Reyerberg mes soins auprès du prince pour le rendre plus doux & plus humain, ma tendre compagne m'embrassoit les larmes aux yeux & remercioit le ciel de m'avoir assigné un rang où il est si facile de faire des heureux. Louis seul secouoit la tête & s'écrioit ordinairement : « n'en dé-
» plaise à votre excellence, ces beaux
» jours passeront » !



## CHAPITRE IV.

*Son excellence M. le Miniſtre d'Etat de Clauſbach eſt décorée d'un ordre, & accompagne ſon Alteſſe dans ſes Voyages.*

« LE bien s'opère lentement » penſois-je en moi-même. « Comment ſe » peut-il qu'un homme environné » dès ſa jeuneſſe de méchans & de » flatteurs, confié à des inſtituteurs » ignorans ou pervers, imbus de mau- » vais principes, accoutumé à les » mettre à exécution & en ayant con- » tracté l'habitude, comment, » dis- je, « ſe peut-il qu'un tel homme ſe » convertiſſe tout d'un coup? mais » les bons ſentimens prendront ra- » cine avec le temps. — Ne nous » décourageons pas ».

En effet, je remarquai dans le prince

des mouvemens de bonté involontaires dont je concevois les plus heureuses espérances. Nous passâmes un jour devant un nouvel hôtel de chancellerie qu'il faisoit élever ; il s'arrêta en face du bâtiment, ayant attentivement considéré les armes au dessus de l'entrée principale, il me dit : « Je voudrois » que mes ancêtres, au lieu de foudres » & de glaives dont ils ont armé » ces oiseaux de proie, symboles de » leur puissance, leur eussent fait por» ter dans leurs griffes des cœurs & » des balances ».

Une autre fois nous vîmes près d'une promenade publique un pauvre estropié étendu, évanoui devant la porte d'un jardin particulier. L'une de ses béquilles en cassant avoit entraîné sa chûte & l'avoit réduit à l'état déplorable où il se trouvoit. Il tomboit une petite pluie, nous avions des redingottes. Le prince quitta la sienne, en couvrit l'infortuné & envoya un

de ses domestiques chercher du secours. Sans doute tout autre homme né généreux en auroit fait autant à proportion de sa fortune ; mais toujours étoit-ce beaucoup d'humanité de la part d'un prince. Aussi les gazetiers ne manquèrent pas de prôner cette action comme un trait de bienfaisance.

On congédia de plus une grande partie du militaire, comme superflue, inutile, enlevant trop de bras à la campagne, pour les occuper dans la résidence, à des jeux guerriers. Son altesse se montra disposée à céder à mes conseils par rapport à l'habillement des troupes. En le rendant plus conforme à la nature & plus commode, elle resolut de se mettre au dessus de la folle vanité d'avoir de grands automates parés. Je proposois de leur faire porter les cheveux coupés à l'Angloise sans queue. Le soldat y auroit gagné pour la propreté & la célérité

de l'habillement. L'uniforme même devoit consister en bottines, de longues culottes hongroises, un gilet à manches, un manteau, un chapeau rond avec un bord relevé en avant, que l'on pût baisser pour se garantir entre les ardeurs du soleil, un autre qui eût fait tout le tour du chapeau & que l'on eût rabattu pour se préserver de l'inclémence du temps. Cependant ce projet ne fut pas réalisé. Des prétendus plaisans anéantissoient les meilleures réformes en leur prêtant du ridicule. Mais je rends justice à Madame Ballériaire. Loin de se ranger du parti des rieurs, elle m'aidoit de son empire sur le cœur de son altesse, pour lui faire adopter des arrangemens tendans au bien général. J'avois soin de mon côté que les revenus ne souffrissent aucune diminution par mes réformes.

Le principal obstacle à tous mes beaux projets, étoit le goût décidé

du prince pour le faste, l'éclat & les plaisirs bruyans. Je l'avouerai même à ma honte, dans les retranchemens que je tâchois de faire au luxe de sa cour, je n'avois pas la force de m'opposer à ses brillantes folies, quand une partie de leur éclat réjaillissoit sur ma personne. Au commencement de l'année 1784, quelques mois après m'avoir nommé ministre d'Etat, il prit envie à son altesse de fonder un ordre de chevalerie; elle assura que cette idée lui étoit sur-tout venue dans le dessein de récompenser mon mérite, & parce qu'elle souhaitoit de me voir porter sur la poitrine un signe public de son amitié & de son estime. Je ne sais quel démon insensé lui inspira le choix d'un médaillon bien ridicule pour signe de cet ordre. — Elle le baptisa *l'ordre du Hareng bleu*. Je fus le premier qui en porta la décoration. Mon épouse me dit en plaisantant: « je ne puis concevoir quelle

» analogie il y a entre un hareng & » les mérites d'un président du dépar- » tement des finances, ou comment » un poisson marin peut être le type » qui représente ces mérites ».

Cependant l'étoile & le cordon chatouillèrent beaucoup mon amour propre. Je m'en pavanois avec fierté. Reyerberg ne put s'empêcher de rire aux éclats la première fois qu'il me vit chargé de ces ridicules ornemens. Mais, en fidèle historien, je dois aussi rapporter ce qui peut me montrer sous un jour plus avantageux. Le prince avoit dessein de ne point élever le président de Mehlfeld au rang de chevalier. Depuis quelque temps il avoit entièrement perdu ses bonnes graces. Si j'avois écouté la voix de la vengeance, je n'aurois pas intercédé pour mon ennemi; mais il est doux de faire des amis de ses adversaires, ou du moins de se venger d'eux par des bienfaits. De tout

temps, il eſt vrai, je me ſuis ſenti une certaine inclination méprisable à la vengeance; mais deux choſes ont toujours déſarmé mon reſſentiment, & éteint en moi ce déſir ignoble, quand celui qui m'avoit outragé faiſoit le premier pas vers la réconciliation, ou quand il étoit malheureux & délaiſſé & qu'il avoit beſoin de ma protection; alors je ne permettois point que d'autres profitaſſent du malheur de ſa poſition pour l'humilier davantage, & me déclarois ſon défenſeur. C'étoit là préciſément le cas de M. le préſident; je lui obtins le cordon, non ſans beaucoup de peine. Peut-être n'a-t-il jamais ſu à qui il étoit redevable de cette marque de diſtinction.

Tandis que je planois au plus haut faîte des grandeurs, le prince forma le deſſein de voir des pays étrangers; il me nomma pour l'accompagner. Le grand échanſon, courtiſan

ignoran & fat, un chambellan, le lieutenant colonel de Reifenſtranch, brave, incapable de nuire, & le comte de Lohfeld que j'avois fait entrer au ſervice de ſon alteſſe en qualité de gentilhomme de la chambre, & qui jouera un rôle principal dans le reſte de mon hiſtoire, composèrent ſa ſuite. Il m'auroit été facile d'y faire joindre le conſeiller de Reyerberg, mais d'un côté il ne témoigna pas de déſir pour cette diſtinction, étant las de voyager & n'aimant pas de s'aſſujettir à la contrainte inévitable à la ſuite des grands; de l'autre, je ne voulois pas que l'on m'accusât d'emmener toutes mes créatures, (expreſſion conſacrée dans le langage des cours.); d'ailleurs j'étois bien aiſe de laiſſer un ami aſſuré dans le département des domaines, qui me défendît pendant mon abſence & qui ſervît en même temps de compagnie & de conſeil à mon épouſe.

Le but du voyage paroiſſoit très-utile. Le Prince vouloit connoître les loix & les inſtitutions des pays étrangers pour y puiſer des inſtructions néceſſaires à une réforme générale qu'il avoit deſſein d'entreprendre dans ſon empire. Nous devions traverſer une partie de l'Allemagne, paſſer en France & revenir par l'Alſace & les pays voiſins du Rhin, mais quiconque a vu des princes voyager, eſt bien perſuadé qu'ils ne peuvent s'inſtruire des détails de l'adminiſtration intérieure des états qu'ils viſitent. Trois carroſſes bien fermés les cahottent rapidement eux & leur ſuite à travers les villes & les villages, ils ſe donnent les noms de comtes & de gentilhommes, & les valets racontent en confidence aux hôtes & aux cabaretiers: « Vous croyez » effectivement notre ſeigneur le » comte de ***, c'eſt le duc, le » prince, le roi de ***, il voyage » *incognitò* ». Une foule de gens déſœu-

vrés se présentent alors devant les bureaux de postes, & leurs stupides regards contemplent son altesse ou sa majesté, comme si c'étoit un prodige; de manière qu'elle ne peut aller nulle part sans être connue ni faire des observations en secret. Arrivé dans les capitales, on parcourt à la hâte les cabinets de curiosités, les galeries de tableaux, les églises, les théâtres & les jardins. Honore-t-on quelque société de sa présence, on ne descend point jusqu'à celles qui portent l'empreinte du caractère national, mais on végète dans le tourbillon des cercles de la noblesse, qui se ressemblent dans tous les pays. — Comment est-il donc possible de recueillir de véritables connoissances des gouvernemens? En général, j'ajoute peu de foi aux mémoires des voyageurs. Leurs rapports peuvent-ils être exacts? incapables de vérifier les récits des indigènes, ils n'ont pas toujours le bonheur de

s'adresser à des gens sans partialité, & ces hommes impartiaux mêmes, sont souvent sans lumières, ignorans, mauvais observateurs, ou hors d'état d'observer; ou n'étant point employés dans les affaires publiques, ou s'ils travaillent dans une des parties de l'administration, ils sont rarement sans préjugés & cotisent avec le parti dominant, ou gémissent avec les opprimés. (Il en est par tout) Dans le premier cas, ils sont prévenus en faveur des mesures du Gouvernement; dans l'autre, leurs rapports sont encore plus suspects. Presque par-tout on rencontre des mécontens. Avec une opinion très-avantageuse de leur mérite dont le ministère ne veut point convenir, ils se croyent opprimés, & leurs imprudences leur attirant quelquefois des corrections rigoureuses, ils se donnent le titre pompeux de martyrs de la bonne cause.

Quoi qu'il en soit, nous partîmes

avec la bonne résolution de revenir cent fois plus ſages & plus inſtruits.

## CHAPITRE V.

*Obſervations des aventures pendant le voyage.*

D'APRÈS ce que je viens de dire des obſervations des voyageurs, on ne s'attendra point, ſans doute, à trouver ici celles que nous fîmes ſur la route, & l'on me diſpenſera de la relation détaillée de notre courſe.

Avant notre départ il avoit été arrêté, que tous indiſtinctement, depuis le prince juſqu'aux valets de chambre, nous tiendrions un journal de nos découvertes. Chacun avoit ſon département & devoit ſe borner aux obſervations qui s'y rapportoient directement.

Mais je m'abſtiens de tranſcrire ici ce fatras ennuyant, & je me con-

tente de cette remarque générale. —
Les hommes se ressemblent par-tout. Livrés par-tout à de folles erreurs, ils se fatiguent, se tracassent, se disputent & se combattent pour des riens; tantôt unis & tantôt divisés; approuvant aujourd'hui ce qu'ils condamneront demain; travaillant sans but; toujours en contradiction avec eux-mêmes; parlant de vertus & adonnés aux vices; recherchant la vérité, & se nourrissant de mensonges; relevant une épingle, & foulant aux pieds un lingot d'or; bâtissant pour détruire; touchés d'événemens fabuleux & insensibles à des infortunes réelles; versant des larmes à la lecture d'un roman, & indifférens à la nouvelle du malheur de Messine. Maîtres de leurs destinées, & murmurant sans cesse de l'ouvrage de leurs mains; jamais contens de leur état; aspirant à ce qui n'existe point ici-bas; désirant ce qu'ils ne peuvent

obtenir ; voulant être ce qu'ils ne ſont point ; ambitionnant ce qui ne peut leur être utile. Le comte voudroit être empereur ; les rois préfèrent la condition privée à l'éclat du trône ; le ſavant s'habille en ſoldat, le militaire en courtiſan, le prêtre en laïque, l'homme du monde en eccléſiaſtique. Le curé fait une collection d'inſectes, & le médecin étudie les pères de l'égliſe. A table, l'un commence par le meilleur plat, l'autre le réſerve à la fin du repas. Tous deux défendent leur ſyſtême & prétendent avoir raiſon. « Je prolonge mon plaiſir, » dit Oronte, en contemplant avec » délices mon mets favori long-temps » avant d'en goûter. » — Je profite, » répond Cléon, du moment où mon » appétit eſt vif, & je jouis du préſent, » incertain ſi je verrai l'inſtant qui » va ſuivre ». = Quant à moi je leur crie à tous deux, faites ce qui vous plaira, mais ne vous battez point

pour des opinions. --- Insensés que nous sommes ! Quand apprendrons-nous donc à nous supporter avec indulgence ? J'ai ma folie, je m'y livre gaiement, mais je ne veux point de celle d'un autre, ni contraindre personne de participer à la mienne.

Où vais-je m'égarer ? Tout cela est rebattu. Ce monde sublunaire est ainsi, & les meilleurs raisonnemens sont infructueux pour le changer.

Passons aux aventures de notre voyage. Nous parcourûmes le pays d'Hanovre ma patrie. Arrivés près d'une petite ville appelée *Patensen*, une des roues de la voiture où j'étois avec le prince, se brisa. Nous fûmes contraints de nous arrêter plus de six heures. Je profitai de cette catastrophe pour demander à son altesse la permission d'aller au bourg voisin, sans lui en avouer la véritable raison. C'étoit ma ville natale, & les lieux

qui nous ont vu naître ont un charme ſecret que l'on éprouve mieux qu'on ne le peut dépeindre. On ſe rappelle avec raviſſement cet âge heureux de l'innocence & de la jeuneſſe, où l'eſprit eſt libre de ſoucis & d'inquiétudes, où le cœur n'eſt point agité de paſſions tumultueuſes, de déſirs immodérés, de beſoins qui font notre malheur ; cet âge où l'on n'a point encore à gémir ſur des projets échoués, des eſpérances déçues, des amis infidèles, des liaiſons dangereuſes, des amantes ingrates ; où le paſſé ne laiſſe pas de regrets, & l'avenir ne donne pas de crainte, où rien n'empoiſonne nos jours ; cet âge enfin où la défaillance des forces du corps & de l'eſprit, ne nous avertit point de l'inconſtance & de la nullité des plaiſirs d'ici-bas, où le ſentiment de douleurs profondes n'inſpire point à l'innocence heureuſe le déſir de paſſer à une meilleure vie ; plongée dans la

jouiſſance du préſent, elle ne voit devant ſoi qu'un avenir riant. Malheur à l'homme inſenſible à de ſi doux ſouvenirs!

Arrivé au lieu de ma naiſſance, je revis, non ſans attendriſſement, la chaumière & le jardin de mon père, maintenant poſſédés par des étrangers. Je vis comment dans trente ans tout s'étoit perfectionné, cultivé & corrompu, je fus étonné des progrès du luxe. Les jeunes filles n'inclinoient plus affectueuſement leur tête pour ſaluer. Je traverſai les rues avec mon cordon du hareng bleu, elles accoururent aux portes & me firent des révérences à la Françoiſe. De ma nombreuſe famille il n'exiſtoit perſonne que le fils de mon oncle l'apothicaire & Bourguemaître Valentin : il ſe trouvoit dans l'indigence. Quoique je ne ſentiſſe aucune envie de me découvrir, j'aurois voulu lui faire quelques largeſſes, mais je ne ſavois com-

ment lui faire parvenir mes dons. Tout en y ſongeant je paſſai ſous l'hôtel de ville. Je jetai les yeux ſur les placards affichés & j'y lus entr'autres. « Pierre Claus, de moyenne » taille, maigre, les genoux un peu en » dedans, les cheveux blonds tirant » ſur le roux, (les inſolens, comme ils me dépeignent) » le nez retrouſſé, » de grands yeux bleux, &c. a quitté » cette ville depuis trente ans, ſans » donner de ſes nouvelles & ſans » que l'on en ait appris quelque choſe. » Ne s'étant pas rendu aux trois ter- » mes fixés par nos décrets précé- » dens, nous le citons par ces pré- » ſentes à comparoître pardevant le » ſyndic du lieu au terme péremptoire » du 3 juin de cette année, aux fins » de recevoir la ſucceſſion de ſa dé- » funte tante Catherine M., conſiſtant » en la ſomme de cinq cent deux » livres ſeize ſous trois deniers. Mais » au cas qu'il ne comparoiſſe point

» audit terme, ladite ſucceſſion ſera
» dévolue à ſon couſin germain
» Henri Valentin, comme à ſon plus
» proche parent. Décrété & ſigné les
» jour, an & mois que deſſus. —
» Tant mieux ! m'écriai-je, tant
» mieux, je me garderai bien de me
» préſenter, ce ſera une petite for-
» tune pour mon pauvre parent ; que
» je voudrois être témoin de ſa
» joie ! » — Comment un chevalier
du hareng bleu auroit-il pu compa-
roître devant les magiſtrats d'une
petite ville pour recueillir un ſi mo-
dique héritage ? —

De retour à Pattenſen on me dit que ſon alteſſe & ſa ſuite ayant éprouvé un ennui cruel, l'un des valets de chambre du prince avoit tâché de les amuſer par une deſcription burleſque de ce bourg. Voici le commencement de ſon manuſcrit.

» *Pattenſen*, ſuivant M. Buſching,
» s'appeloit anciennement *Pattenhu-*
» *ſen*.

» *sen*. Comme le vieux nom est plus
» long que celui d'aujourd'hui, il est
» à présumer que cette ville, qui en
» effet n'a plus rien de brillant, a
» été plus considérable autrefois, &
» l'on aura raccourci le nom à mesure
» que la ville a diminué de son éclat.
» Modestie digne d'éloges, si elle
» a pour but de ne point donner
» une trop haute idée aux voyageurs.
» En effet l'opinion que nous conçû-
» mes de l'endroit en y entrant, ne
» fut point avantageuse. L'auberge
» où nous descendîmes, quoique mal-
» propre & incommode, étoit réputée
» le principal Hôtel. Les boissons que
» l'on y servit au prince n'étoient
» point potables. Il n'y avoit que de
» la bière aigre, & du vin de France
» fabriqué à Bremen. Le coiffeur,
» Jacques Lamarque, courut avec
» moi à la pharmacie. Nous de-
» mandâmes des liqueurs, l'on ne put
» nous donner que de l'eau de vie.

» Cette apothicairerie eſt voiſine
» d'une vilaine place ; mais ſi elle
» étoit environnée de beaux édifices,
» ſi elle étoit plus grande, bien pa-
» vée, ornée au milieu d'un obéliſ-
» que, d'une ſtatue, & d'une fon-
» taine, elle pourroit paſſer pour
» l'une des plus belles de l'Allemagne.
» Le principal bâtiment eſt l'hôtel de
» ville, mais il n'eſt remarquable
» que par la bizarrerie de ſa conſtruc-
» tion ancienne, gothique, inégale
» & meſquine. La cathédrale eſt près
» de la même place. C'eſt la ſeule
» égliſe du lieu : ſi ſon enceinte
» étoit plus grande, ſa voûte plus
» haute, ſon clocher plus élevé, ſon
» architecture moins mauvaiſe, ſes
» murs moins ſales, & ſon intérieur
» mieux arrangé, elle pourroit le
» diſputer aux temples de l'Italie. La
» conſtruction de la tour eſt d'un
» goût tout particulier, elle n'a d'autre
» défaut que d'être trop écraſée &

» de n'avoir pas de pointe. Nous y
» admirâmes le méchanisme de deux
» girouettes qui tournoient à chaque
» variation du vent. Ce qui nous en-
» chanta sur-tout, c'est que le musi-
» cien de la ville sonna de la trompette
» du haut de la tour, & nous eûmes
» le plaisir de remarquer que n'ayant
» pas de collègue, il vaquoit seul à ses
» pénibles fonctions & se laissoit tel-
» lement emporter par l'ardeur de
» son zèle, que ses joues en s'enflant
» se coloroient de brun. Nous assistâ-
» mes à la parade, elle ne fatigua
» point notre vue par l'éclat d'une
» grande quantité d'armes, n'étant
» composée que de six hommes. Nous
» eûmes aussi la curiosité de nous
» faire montrer les cinq fiefs men-
» tionnés dans la géographie de Büs-
» ching. Nous regrettâmes beaucoup
» de ne pouvoir en admirer les châ-
» teaux & les bâtimens d'économie,
» par la raison essentielle qu'il n'y

» en avoit point. Le temps & le ra-
» vage des guerres les avoient dé-
» truits, l'on n'en voyoit plus que
» les ruines. Un ſeul de ces fiefs
» paroiſſoit en bon état; les édifices,
» il eſt vrai, étoient conſtruits en bois,
» ſans doute les pierres de taille &
» les briques y étoient rares comme
» en pluſieurs contrées de l'Allema-
» gne. Le propriétaire de ce bien de
» campagne & de quelques autres
» dans le voiſinage, conformément
» à la louable coutume des gentils
» hommes Allemands, avoit hérité
» des dettes conſidérables hypothé-
» quées ſur ces fiefs. Depuis dix-neuf
» ans il conſacroit une partie de ſes
» revenus pour les payer; lui-même
» étoit abſent & attendoit dans un
» pays étranger l'avenir fortuné que
» cet arrangement lui préparoit. On
» lui trouvoit des torts; il vivoit
» trop bourgeoiſement au ſein de ſa
» famille, ſes mœurs étoient trop

» ſimples, ſa table trop frugale, ſa
» conduite trop réglée, ſon genre de
» vie trop uniforme, ſes occupations
» frivoles : il élevoit lui-même ſes
» enfans, compoſoit des livres, raſ-
» ſembloit des connoiſſances dans ſes
» voyages, & ne s'intéreſſoit au pro-
» duit de ſes terres que pour en
» employer la majeure partie à éteindre
» les dettes de ſes aïeux. Tout cela
» paroiſſoit ſingulier, ridicule, & ſes
» voiſins le regardoient comme un
» homme bizarre ».

Cet échantillon du fragment du valet de chambre eſt aſſez long, je penſe. Nous quittâmes Pattenſen auſſitôt que la voiture fut remiſe en état de nous traîner.



## CHAPITRE VI.

*Suite des aventures du voyage.*

MES efforts pendant toute la route tendoient sur-tout à diriger l'attention du prince sur des objets auxquels les grands daignent rarement s'arrêter ; En Allemagne, je lui fis observer la diversité des gouvernemens des différens souverains. Les uns, dans une principauté de quelques lieues étendent leurs bienfaits par des réglemens sages, économes & doux, attirent sur eux les bénédictions de leurs sujets, méritent leur amour & acquièrent de la gloire au dehors. D'autres, maîtres d'un empire beaucoup plus considérable, livrés à la paresse, à l'insouciance, inconséquens dans leurs actions, peu scrupuleux dans le choix de leurs favoris, sans principes,

mauvais économes, malgré leur desſpotiſme qui force le reſpect, ſont mépriſés, décriés comme des hommes foibles, & dénoncés à la poſtérité dans des livres qui les mettent à prix. Je me riois du faux éclat des cours qui cherchent à briller par le luxe & la ſomptuoſité. Son alteſſe m'écoutoit tanquillement ; elle en rioit avec moi, & découvrant parfaitement bien le fétu dans l'œil de ſes collègues, elle diſoit comme le Phariſien : « Je » te rends graces, ô mon Dieu, de » ne point être comme le reſte des » hommes. » Mes ſoins furent inutiles. Je me laſſai bientôt de prêcher de la morale en pure perte & m'accoutumai inſenſiblement au ſpectacle des folies des grands.

Ajoutez à cela qu'aucun de nos compagnons de voyage ne me ſecondoit dans mes ſoins. Nous traversâmes pluſieurs villes ſans y voir autre choſe que le théâtre, la parade, des bals

& des processions. Le journal du prince, ( il daigna me le communiquer ) contenoit sur-tout des observations sur des édifices, des réglemens de spectacles, des uniformes de chasse, des jardins Anglois & autres objets de cette importance, qu'il vouloit introduire ou imiter chez lui à son retour. Les cheveux se dressoient sur ma tête quand on songeoit aux sommes que ces innovations coûteroient.

En parlant de jardins Anglois je ne puis passer sous silence les ridicules plans que je trouvai dans ce genre en Allemagne. J'en rencontrai où l'on avoit fait violence à la nature pour représenter des pays entiers en miniature ; des montagnes entre lesquelles on passoit avec peine ; des rivieres, où un gros brochet n'auroit pu se tourner sans le secours d'un homme pensionné exprès pour lui faire faire un très-petit contour, de

peur qu'il ne renversât de sa queue les palais Indiens & les pavillons Chinois qui ornoient les bords du fleuve.

Mais je m'attachai particulièrement à observer les mœurs & les caractères des peuples. Ce fut toujours mon étude favorite. Le plus beau diamant, la plante étrangère la plus rare, le livre le plus instructif, le plus grand chef-d'œuvre de l'état ne m'ont jamais intéressé autant que le commerce des hommes; souvent j'ai plus appris d'une heure d'entretien avec un fou ou un idiot, que de cent pages d'un philosophe. Malheur à vous, si jamais vous vous séparez d'un homme sans avoir tiré du fruit de sa conversation!

Nous séjournâmes huit jours à M.. Je me promenois ordinairement le matin avant sept heures, & passois souvent devant une maison où j'entendois toujours des cris plaintifs à la même heure; ces gémissemens excitèrent ma curiosité. Je m'adressai à un

particulier fort répandu dans la ville ; je lui fis une description exacte de la situation de cette maison, & le priai de s'informer quelle sorte de malheur y faisoit si périodiquement pousser des accens douloureux. Il sourit & m'expliqua sur le champ ce mystère. « C'est », me dit-il, « la demeure du » conseiller d'ambassade Sanderstein. » Il a passé un an en Angleterre ; » grand admirateur de la méthode » d'éducation de Rousseau, il veut » à toute force la suivre dans sa maison. » Malheureusement ses enfans sont » d'une complexion foible ; mais il » n'y a aucun égard. L'heure où vous » avez entendu ces cris plaintifs, » c'est l'instant où il fait plonger ses » malheureuses victimes d'un système » nouveau, dans l'eau froide, & les » baigne malgré leurs plaintes. En » hiver on entend leurs gemissemens » & leurs grincemens de dents à trois » & quatre maisons de distance, &

» d'une année à l'autre, toute sa » famille est enrhumée ». — Singulière manie, m'écriai-je! que de choses l'on voit & l'on en entend en voyages!

Dans toutes les villes, grandes ou petites, la noblesse crut avoir un droit particulier de nous ennuyer. Du moment de notre arrivée en quelque endroit, elle se pressoit autour du prince, & l'assiégeoit tellement qu'elle l'empêchoit d'aller au-devant des hommes de mérite dont on eût pu apprendre quelque chose, comme des gros négociants, des fabricans, des artistes. Ce zèle déplacé des grands me déplut souverainement. Dans les plus petits bourgs même, les distances des rangs étoient scrupuleusement observées, & trois maisons de la noblesse aimoient mieux bâiller tous les jours ensemble, ou jouer aux cartes que de s'instruire dans les cercles amusans de personnes estimables & éclairées de la bourgeoisie. Cet éloignement des ordres nous frappa,

fur-tout dans les villes libres de l'Empire. Les grandes maifons de commerce pofsèdent non feulement des richeffes immenfes, mais il y règne le meilleur goût ; on y trouve de l'efprit & des lumières ; les mœurs y font douces, faciles, agréables, & cependant des nobles quelquefois fans aucune fortune, fe détachent de ces fociétés, & font des cercles féparés où ils tâchent d'attirer les étrangers diftingués, pour les faire participer à l'ennui que l'on y éprouve, & fi l'on s'amufoit à décompofer les affemblées de cette haute nobleffe, qu'y trouveroit-on en grande partie ? des gens qui, à l'exemple de fon excellence le miniftre d'état Claus de Claufbach, ont tout récemment acquis à prix d'argent le droit honorable fans doute d'ajouter deux lettres à leurs noms. ou des hommes dont les mères forties de ces bonnes maifons de commerce qu'eux-mêmes méprifent, avoient par une riche dot mis

leurs pères en état de soutenir la dignité de leur naissance & de vivre avec éclat.

Son altesse ne perdant jamais de vue ses académies nouvellement érigées, nous ne négligeâmes pas d'honorer en tout lieu les savans & les auteurs de notre auguste présence; mais, grand Dieu! quelle sorte d'êtres nous apprîmes quelquefois à connoître! Je conviens que c'est une prétention injuste d'exiger d'un homme qui s'est fait un nom par ses écrits, qu'il ne parle que par sentences, qu'il ne dise que de belles maximes, des choses intéressantes, nouvelles, extraordinaires & sublimes. Peut-être le surprend-on dans un moment d'humeur, de maladie ou de distraction; choses auxquelles les savans sont plus sujets que le reste des mortels: en général c'est trop prétendre d'un grand homme, que de vouloir qu'il traite les objets les plus communs d'une manière pi-

quante. On n'exige point d'un maître de ballets, qu'en traversant les rues il fasse des pas de bourrée, des glissades, des entrechats ou des pirouettes. D'ailleurs un auteur qui jouit de quelque réputation, est tous les jours exposé à l'incommodité d'essuyer les assommantes visites d'une foule de personnes qui ne l'intéressent point, dont les propos souvent sont insipides, qui croyent l'honorer beaucoup en lui prodiguant des complimens fades & plats, & qui font de pénibles efforts pour se montrer à lui sous un jour favorable, captiver sa bienveillance & se vanter ensuite de leurs liaisons avec un homme célèbre. D'un autre côté, il y a malheureusement un grand nombre de savans insupportables dans le commerce de la vie. Nous en rencontrâmes beaucoup dans notre voyage. Les uns ont des mœurs si déréglées, des habitudes si vicieuses, si peu d'ordre & d'économie dans leurs

affaires, des principes si erronés dans le gouvernement & l'éducation de leur famille, qu'on est tenté de faire peu de cas de la science d'un homme qui n'y joint pas l'exercice des vertus dont elle doit être le principe. Les autres, entichés de leur savoir, méprisent tout ce qui n'a point découlé de leurs savantes plumes, dénigrent les branches des connoissances humaines qu'ils ne cultivent point, ne conviennent que de leur propre mérite, ne parlent que de ce qui leur paroît le point central de la sagesse, & s'étonnent de ce que l'on y est étranger. Les profondes spéculations de certains érudits leur ont fait négliger cette aménité de caractère & d'extérieur sans laquelle on déplaît dans la société. Leurs dehors dégoûtans, la rudesse de leurs manières, leur égoïsme insupportable, les font éviter. — Peu de savans, en un mot, joignent à la science la justesse de l'esprit, la droi-

ture du cœur, la politesse des mœurs, la douceur du caractère, un goût épuré, une conduite sage, une activité soutenue, des travaux utiles à l'humanité, l'exercice des devoirs domestiques, la pratique des vertus sociales, la modestie, l'enjouement, la connoissance des hommes & le ton du grand monde.

De Bonn nous fûmes à Trèves & Luxembourg, de là nous traversâmes une partie de la Champagne, Verdun, Châlons-sur-Marne, Meaux, & de Meaux nous nous rendîmes par Charenton à Paris. Le caprice du prince détermina cette route.

Le valet de chambre & le coiffeur nous précédoient en cabriolet. Un postillon de Meaux les mena si maladroitement qu'il les versa. Heureusement personne ne fut blessé. Après avoir dételé les chevaux, il s'écria : « sortez, sortez toujours Messieurs ! » il n'y a plus rien à craindre ».

Remarquez qu'ils avoient déja fait la chûte. Quand ils furent sortis de la voiture, il ajouta : « Dieu merci ! » vous voilà sains & saufs ; mais je » vous défie, par exemple, de verser » avec plus d'adresse. Le diable m'em- » porte, si vous étiez tombés ici sous » la conduite d'un chien d'Allemand, » vous en auriez eu pour le reste » de vos jours ».

Nous allions bon train ; le temps étoit chaud. Un léger mal de tête dont son altesse avoit déja senti les approches à Meaux, lui fit prendre la résolution de n'entrer dans Paris, cette ville tumultueuse, que le lendemain matin, & de passer la nuit à Vincennes. Nous y arrivâmes de bonne heure. Je desirai de voir la fabrique de porcelaine. Le comte de Lohfeld témoigna le même desir. Nous quittâmes l'auberge pour y aller. En sortant nous apperçûmes une foule de monde rassemblée devant une petite hôtellerie. Curieux d'en savoir la cause, je m'en

informai ; un des ſpectateurs me l'apprit. Une de ces femmes abjectes, dévouées à la débauche, femmes dont Paris malheureuſement fourmille, quitta hier au ſoir ce grand théâtre des vices pour chercher fortune ailleurs. Arrivée ici à Vincennes, elle ne put réſiſter davantage aux douleurs violentes d'un mal, ſuite de ſes déſordres, & tomba évanouie devant la porte de cette hôtellerie. Ayant repris connoiſſance, elle conjura l'hôte, par tout ce qu'il y a de plus ſacré, de lui accorder un gîte pendant deux jours. En même temps elle tira de ſon doigt une petite bague & la lui offrit en reconnoiſſance des derniers ſervices qu'il alloit lui rendre. « Je ſuis la plus malheureuſe des » créatures », s'écria-t-elle, « peut-» être dans quelques heures d'ici me » verrai-je à la fin d'une carrière qui » depuis ma première faute n'a plus » été qu'une longue ſuite d'égaremens » & de crimes nés l'un de l'autre, » & dont je me repens trop tard.

» Persécutée par le sort, abandonnée » des hommes & de la providence, » tourmentée par les remords d'une » conscience agitée, je ne possède » plus rien, je n'ai plus de secours » à attendre : il ne me reste d'autre » ressource que cette bague. Hélas! » elle rappelle vivement combien je » suis coupable, je n'ai plus d'espoir » que celui d'être bientôt au terme » de mes peines ; mais cet espoir » même est empoisonné par l'idée » d'une éternité vengeresse du crime ». Dans cette situation affreuse & désespérée, l'aubergiste eut encore la barbarie d'exiger de cette infortunée, qui respiroit à peine après les efforts que lui avoit coûtés cette complainte, l'histoire de sa vie. Elle rappela ses forces mourantes pour satisfaire à son importune curiosité. Le récit de ses peines émut enfin son cœur endurci. Il prit la bague & traîna cette malheureuse victime de la volupté dans une petite étable humide, où sur une

couche de paille elle a expiré ce matin dans les convulſions les plus terribles. L'hôte a voulu faire enterrer ſes froides dépouilles au milieu de ces tombeaux conſacrés par la religion ; mais le clergé du lieu, fidèle à l'abſurde rigueur de ſes loix mortuaires, a déclaré qu'il ne ſouffroit point que les reſtes de cette pécheresse fuſſent dépoſés en terre ſainte. On va dans ce moment même traîner ſon corps ſur une claie, d'une manière déshonorante, ( ſi tant eſt que l'on puiſſe flétrir un cadavre inanimé ) & l'enterrer quelque part, loin des oſſemens de ceux ſur qui repoſent les bénédictions de l'égliſe. Voilà ce qui occaſionne le concours du monde. ( *a* )

(*a*) L'Auteur Allemand ſe trompe. L'Égliſe ne rejette pas les péchereſſes publiques, elle eſpere que leur dernier ſoupir a été précédé d'un repentir, & qu'à l'exemple de Madelaine, leur protectrice, elles ont reconnu leurs erreurs. *Note du Traducteur.*

Aimant à entendre le récit des malheurs des hommes, je priai l'hôte de me communiquer la déplorable histoire de cette femme égarée dans les sentiers du vice; il le fit avec la prolixe éloquence ordinaire aux François. Mais je m'abstiens de fatiguer le lecteur des belles maximes dont il accompagna sa narration. En voici l'extrait. Un grand seigneur en partant de Copenhague séduisit cette fille & l'emmena à Paris, où il l'entretint sur le pied d'une maitresse. Quand il l'eut quittée, elle se vit dans la cruelle nécessité de se livrer publiquement aux désordres dont elle avoit jusque-là su rougir en secret. Victime des fléaux destructeurs que le libertinage traîne à sa suite, & accusée d'avoir propagé ce mal, elle alloit tomber entre les mains de la police, lorsqu'elle prit le parti de se dérober à ses poursuites. Ayant aussitôt quitté Paris, elle eut à peine la force de se traîner jusqu'à Vincennes.

Mais, ô ciel! quel fut mon effroi! quand considérant sa bague que l'aubergiste tenoit à la main, je la reconnus pour celle que j'avois donnée à la fille du sieur de Lippeville à Copenhague. Je me rappelai les conseils salutaires dont j'avois accompagné mon présent, & gémis de ce qu'elle en avoit si peu profité. Sans doute me disois-je, son père a le plus contribué aux malheurs cruels qui l'ont accablée. Mes regards s'arrêtèrent un moment sur son corps inanimé, défiguré par l'affreux poison du vice. — L'image du Créateur avoit disparu de ses traits. — Son front ne portoit plus le sceau des ouvrages de la divinité. Pourquoi ne durent-ils pas toujours ces temps heureux qui existent pour tout homme, ces beaux jours de la jeunesse où la sainte innocence brille de tout son éclat dans un cœur pur, où la paix, le repos & le bonheur embellissent notre être? Que de sentimens divers vinrent m'agiter quand

je songeai qu'un instant, un clin d'œil, un seul désir déréglé, un seul regard trop libre, ouvre souvent l'accès à des maux ineffables, nous entraîne à l'état le plus affreux, nous livre à la misère, au repentir, aux gémissemens, aux peines cruelles qui nous attendent au-delà du trépas. Et quelles sont les barrières à opposer aux progrès du vice ? la vigilance & la prière. Les recommandera-t-on toujours en vain ?

J'achetai la bague à haut prix : elle devint pour moi un trésor destiné à l'éducation de mes enfans. Ce sera mon dernier motif aussi souvent que je leur parlerai de la nécessité de fuir l'oisiveté ; du courage avec lequel il faut persévérer dans de bonnes résolutions ; des dangers inséparables de la vie ; de l'excès des passions ; de la facilité du jeune âge à se laisser séduire ; du passage rapide de la vertu au vice. — Je ne racon-

tai point au comte de Lohfeld la cauſe de mon attendriſſement, elle ne l'auroit point touché. Le cadavre de l'infortunée fut inhumé, & nous ne vîmes point la fabrique de porcelaine.

## CHAPITRE VII.

*Retour du voyage. Cabales à la Cour. Converſation à ce ſujet.*

C'EST trop parler de notre voyage; je m'en apperçois. Nous revînmes heureuſement à la réſidence du prince au mois de juin.

« Eh bien! mon ami Pierre! » me dit Reyerberg quelque temps après mon retour, en préſence de mon épouſe: « m'eſt-il encore permis d'of-
» frir la vérité toute nue à ſon excel-
» lence & de lui parler ſans ména-
» gement? »

« Pourquoi

« Pourquoi non? mon cher Louis »! lui répondis-je, « tu sais que je re-
» çois volontiers les conseils de mes
» amis ».

REYERBERG.

» C'est de quoi je ne suis point
» convaincu. Je t'ai souvent entendu
» dire qu'il ne falloit pas dévoiler
» ses défauts à un homme sage, mais
» lui supposer assez de connoissance
» de soi-même pour les remarquer
» sans en être averti, & chercher à
» s'en corriger s'il le peut ».

CLAUS.

« Tu donnes un autre sens à mes
» paroles. Si je l'ai dit, il s'agissoit
» de foiblesses capitales, de passions
» dominantes dont personne n'est
» exempt, & c'est dans ce cas que
» j'ai eu, je pense, raison de sou-
» tenir qu'il seroit indiscret de rendre
» un homme attentif à des choses

» dont il s'eſt, ſans doute, apperçu
» depuis long-temps, mais dont des
» obſtacles invincibles l'ont ſurement
» empêché de ſe corriger, ſi elles
» ont conſervé leur empire; s'agit-
» il au contraire d'erreurs momen-
» tanées, d'imprudences? quel eſt
» l'homme qui ne ſouriroit pas aux
» tendres conſeils de l'amitié»?

REYERBERG.

« Cependant, tu ne diſconviendras
» point, mon ami, d'avoir ſoutenu
» en différentes occaſions, qu'il falloit
» s'abſtenir de tout jugement ſur les
» actions d'un ſage; que lors même
» qu'on le voit ſauter ſur un pied,
» tandis que le reſte des hommes ſe
» ſert de deux jambes, il falloit
» garder un ſilence reſpectueux, &
» penſer qu'il a de bonnes raiſons
» pour adopter cette marche bizarre».

CLAUS.

« Je m'apperçois qu'il faut ſe gar-

» der d'avancer en ta présence des
» propositions voisines des paradoxes.
» Tu retiens tout sans le bien saisir,
» & en m'arrachant des mains le
» fourreau, tu penses t'être emparé
» de l'épée même, pour la tourner
» ensuite contre moi. »

REYERBERG.

« Si tu le prends sur ce ton, mon
» ami, finissons un entretien qui
» t'offense; — mais non ! dussé-je
» allumer ton courroux, je veux m'ex-
» poser à ton ressentiment. La bonté
» de ton cœur te fera bientôt recon-
» noître la pureté de mes intentions,
» supposé même que mes tendres sol-
» licitudes pour ton bonheur, en m'em-
» portant trop loin, m'eussent fait
» trouver des torts où il n'y en a
» point. Je vais donc t'exposer mes
» craintes ».

Qu'il me soit permis de transcrire
ici l'importante conversation qui suivit

entre mon ami, mon épouse & moi. Quelque peu de foi que j'ajoutasse alors à ces discours, j'en appris bientôt la vérité.

Reyerberg continua. « Je vais donc » t'exposer mes craintes, & sans être » prophête, je te prédis que tu ne te » maintiendras pas long-temps au rang » où tu es monté. »

M^me DE CLAUSBACH.

« En vérité, la prédiction est alar- » mante ».

REYERBERG.

« Cependant elle s'accomplira, j'en » suis sûr, & je rends graces au ciel » de ce qu'il en est ainsi. En secret je » gémirois sur ton sort, si je n'avois » cette espérance. De deux choses » l'une : ou tu conserves tes vertus, » ta candeur, ton exacte probité, & » alors on saura bientôt t'éloigner » du théâtre des affaires, ou te lais- » sant entraîner par le torrent de la

» corruption, tu te dégrades & t'a-
» vilis toi-même ».

Mme DE CLAUSBACH.

« Je réponds de l'intégrité de mon
» époux; ses bons sentimens sont inal-
» térables ».

REYERBERG.

« Vous en répondez, Madame »?

Mme DE CLAUSBACH.

« Avec assurance ».

CLAUS.

« Et l'idée de déchoir de mon
» rang pour avoir conservé ma vertu
» ne m'afflige point. Si malgré la
» pureté de mes intentions, je
» suis méconnu, calomnié, payé d'in-
» gratitude, je ne me repentirai ce-
» pendant pas d'avoir voulu le bien,
» & de l'avoir fait autant qu'il a été
» en mon pouvoir ».

REYERBERG.

« Vous me ferez oublier ce que
» j'avois à vous dire, mes amis,
» laissez-moi continuer sans m'inter-
» rompre ».

CLAUS.

« Soit! nous écoutons ».

REYERBERG.

« Déja les manières de la cour te
» sont devenues familières. Toujours
» affable, doux, prévenant, disant
» indistinctement à chacun les choses
» les plus obligeantes, Personne ne
» peut les prendre pour des vérités.
» Cherches-tu à éviter de donner une
» réponse? tu affectes de la distrac-
» tion; veux-tu ne point entendre
» un propos? tu as l'air rêveur. Tu
» fais six questions dans le même
» instant sans attendre les réponses,
» afin que ton cœur n'ait pas l'air

» de prendre part à quoi que ce ſoit;
» prodiguant les complimens les plus
» flatteurs avec ſang froid, & par-
» lant d'un rien, d'une bagatelle
» avec chaleur; paroiſſant ſonger aux
» affaires de l'Etat quand tu comptes
» les plats que l'on a ſervis, & for-
» mant des projets pour l'améliora-
» tion du pays, quand tu t'amuſes
» avec le perroquet de la favorite:
» quoi de plus certain que tes pro-
» grès dans l'art funeſte de ne point
» être vrai? ſi tu n'étois pas mon
» ancien ami Pierre, ſi tu n'avois
» fait preuve de vertu & de bons
» ſentimens, ſi le meilleur des maîtres
» l'expérience te manquoit, & ſi tu te
» trouvois encore dans l'âge où les
» égaremens ſont plus faciles, ton
» épouſe courroit riſque d'affirmer
» avec tant de conviction qu'il eſt
» impoſſible que tu perdes ce carac-
» tère noble & franc, ennemi de la
» diſſimulation, malgré cette longue

» habitude de feindre. Il eſt ſi aiſé
» de s'accoutumer à ſe jouer des
» hommes, à leur donner le change
» & à rire à leurs dépens pour les
» empêcher d'exercer ſur nous le
» même empire. Cependant ces dan-
» gers ne ſont plus à craindre pour
» toi, tant à cauſe de ta candeur, de
» ta probité & de ton attachement
» ſincère au bien, que parce que je
» ſuis intimement convaincu, aſſuré
» même, que ta chûte ſera conſommée
» avant que tu aies eu le temps de
» te corrompre tout-à-fait».

CLAUS.

« Certes on diroit que tu as dé-
» couvert des indices infaillibles d'une
» affreuſe conjuration contre moi».

REYERBERG.

« De tout temps les pervers ſe ſont
» ligués contre les gens de bien.
» Leur complot eſt auſſi ancien que

» le monde & toujours les bons ont
» succombé. Spectateur oisif, j'apper-
» çois beaucoup de choses qui t'échap-
» pent nécessairement, & pendant ton
» absence j'ai fait des découvertes qui
» m'ont alarmé. Crois-moi, mon
» ami! le parti le plus sage est de
» quitter cette mer orageuse main-
» tenant que tu le peux avec hon-
» neur. Retire-toi de ce tourbillon
» qui t'entraîne à ta perte. Renonce
» à la misérable vanité de porter des
» chaînes dorées. Jette cette fastueuse
» décoration qui atteste ton esclavage.
» La fortune t'a fait éprouver ses fa-
» veurs; employe ses dons à l'acqui-
» sition d'une terre; va couler des
» jours sereins dans une paisible re-
» traite; le bonheur est dans les cam-
» pagnes; c'est là que loin du tumulte
» des villes & des factions des cours
» tu vivras heureux au sein de ta fa-
» mille; Il me sera dur de me sé-
» parer de toi, mais en ami sincère,

» je te dois ce conseil ; j'aurai moins
» de peine à résister aux cabales.
» L'ouragan qui déracine les chênes,
» épargne les frêles roseaux ».

CLAUS.

« Je le sais, mon ami : mais je
» veux soutenir le choc de la tempête
» dont je suis menacé, eu égard au
» bien que je peux opérer dans ma
» place ».

REYERBERG.

« Comme si tu n'avois pas dix fois
» plus d'occasion de travailler au bon-
» heur des humains à la campagne
» & avec dix fois plus de succès !
» Deduis le grand nombre d'entre-
» prises pour la félicité des peuples
» dont tu ne peux venir à bout ici
» malgré tes peines & tes soins ; dé-
» duis du bien effectif que tu opères !
» déduis-en encore ce que tout homme
» médiocre, nuisible ou du moins inu-

» tile actuellement, feroit comme toi!
» déduis enfin tout ce dont l'effet eſt
» encore incertain. — Que reſtera-
» t-il »?

CLAUS.

« Peu de choſe, il eſt vrai, mais
» auſſi quel calcul »?

REYERBERG.

« Crois-moi, mon ami : les hommes
» que tu combles de bienfaits en ſont
» peu reconnoiſſans dans le fond de
» leurs cœurs, ils ſe moquent de toi,
» & te prennent pour un idiot parce
» que tu ne le remarques point. Le
» comte de Lohfeld, par exemple,
» que tu as fait entrer au ſervice de
» de ſon alteſſe eſt l'être le plus vil,
» le plus mépriſable que je connoiſſe.
» Il épie toutes tes démarches : ven-
» du au Préſident de Chehlfeld, amou-
» reux des beaux yeux de ſa nièce,
» il a été chargé de t'obſerver pen-
» dant le voyage. Comment as-tu

» pu accorder ta confiance à ce jeune
» étourdi? toi qui te vantes de con-
» noître les hommes, comment as-tu
» pu t'intéresser en sa faveur? A peine
» l'ai-je entrevu, que je lui ai trouvé
» un grand nombre de défauts dont
» le siége est dans le cœur. — Tes
» protégés à la chambre des domaines,
» — je pense que tu m'en excepte-
» ras, — ne te sont pas plus réel-
» lement attachés. Ce sont des ames
» vénales, pleines de duplicité, au-
» jourd'hui tes humbles serviteurs, &
» demain, si ton parti s'affoiblit, les
» plus empressés à fournir contre toi
» des armes qui hâtent ta chûte, pour
» plaire à un nouveau visir ».

CLAUS.

« Ce que tu me dis là n'est pas
» nouveau pour moi. Crois-tu donc
» en effet que j'aye jamais donné ma
» confiance à ces ingrats? Non, mon
» cher Louis, je compte si peu sur

» la reconnoissance, que je m'attends
» plutôt à être trahi de tout le monde.
» Mais je ne m'en inquiète point. Les
» hommes sont fous, je le sais ».

REYERBERG.

« Tu consens ainsi à ce que des
» fous se jouent de toi » ?

CLAUS.

« Si ce sont mes égaux —, pour-
» quoi non ? Et cependant ils ne se
» jouent point de moi. --- Dans le
» monde nous agissons tous pour nous-
» mêmes, chacun travaille pour arri-
» ver à ce qu'il croit son bonheur,
» à ce qui fait son plaisir ; mon unique
» désir est de faire le bien ; c'est le
» but où je tends, c'est mon intérêt,
» ma félicité ; je ne m'inquiète point
» des objets de mes bienfaits. Quel-
» qu'un me paie-t-il d'ingratitude,
» j'en ris & je le laisse aller : s'il a
» besoin de moi, il revient ramper

» à mes pieds, colore son manque de
» reconnoissance de quelques raisons
» frivoles & se perd en excuses. Je
» feins de le croire, & mon épouse
» gémit sur mon aveuglement appa-
» rent; mais je ne suis la dupe de
» personne; j'écoute le flatteur
» avec bonté, il me quitte content de
» m'avoir trompé une seconde fois,
» & je lui rends encore service,
» quoique bien assuré qu'il se mon-
» trera de nouveau ingrat quand il
» n'aura plus besoin de moi. C'est-là
» mon systême; il m'amuse ».

Mme DE CLAUSBACH.

« Oui, c'est-là malheureusement sa
» méthode. Elle fait mon inquiétude
» & mon tourment. Je suis souvent
» désespérée de le le voir se sacrifier
» pour tous, travailler, se fatiguer pour
» tous, & tous le paient d'une odieuse
» ingratitude, le méconnoissent & le
» calomnient ».

CLAUS.

« Oh ! c'eſt le train ordinaire du » monde ».

REYERBERG.

« Et mon ami ! ton cœur s'endurcira à la fin comme le dos d'un » cheval de poſte qui porte tout le » monde indiſtinctement, ou ce » cœur né ſenſible ſe réveillera de » ſon aſſoupiſſement & ſentira dou- » blement les traits multipliés qui » l'ont percé : tu perdras tout ſenti- » ment d'humanité, & concentré en » toi-même, ſombre, taciturne, mi- » ſanthrope, tu ne te laiſſeras plus » engager à aucune bonne action ».

CLAUS.

« Je ne crains pas d'en venir à ce » point ».

REYERBERG.

« Certainement tu y arriveras ; &

» ne comptes-tu pour rien le ſacri-
» fice de ta ſanté que tu perds pour
» des occupations dont tout autre eſt
» capable de ſe charger comme toi ».

CLAUS.

« Du moins je ne fais pas le mal
« qu'un autre étant à ma place pour-
» roit opérer ».

REYERBERG.

« En vérité c'eſt une conſidération
» bien puiſſante. Ainſi l'homme né
» pour être général, doit reſter gre-
» nadier, s'il croit qu'il ne reculeroit
» point dans la guerre là où un autre
» pourroit s'enfuir ».

CLAUS.

« Tes comparaiſons ont le défaut
» de ne pas être juſtes. D'ailleurs, je
» te l'avoue, l'éclat qui m'environne
» flatte ma vanité. Je ſuis extraordi-
» nairement ſenſible aux éloges ».

REYERBERG.

« Mais il eſt bien plus doux d'être » aimé ».

CLAUS.

« Ne le ſuis-je pas? J'ai en toi » un ami qui me réconcilie avec les » hommes, je ſuis l'époux heureux » d'une femme adorée, qui sème ma » carrière de fleurs, le père d'un » fils à l'éducation duquel mes expé- » riences feront avantageuſes ».

REYERBERG.

« Inſenſiblement tu nous retireras » auſſi ta confiance ».

CLAUS.

« A vous l'avouer ſans détours, je » n'en aurois point en vous ſi je » n'étois convaincu que vous ne pou- » vez avoir ni de l'intérêt ni de l'in- » clination à me tromper ».

Mme DE CLAUSBAC.

« Tu le vois, mon ami, c'eſt déja
» un commencement de haine ».

REYERBERG.

« Ce n'eſt pas ſon ſérieux. Nous
» le ſavons mieux que lui : amoureux
» de ſon ſyſtême, il voudroit qu'il
» fût applicable à tout; mais quoi?
» ſi les cabales de tes ennemis
» parviennent à te faire chaſſer avec
» ignominie, ſi la haine & l'ingrati-
» tude te pourſuivent pour tes bien-
» faits, & ſi dans un inſtant tu
» perds tout le fruit de tes peines,
» de tes veilles, de l'emploi de tes
» plus belles années, du ſacrifice de
» ta ſanté » ?

CLAUS.

« Je ne redoute point ce malheur.
» Le prince a encore beſoin de moi ».

REYERBERG.

« Sera-t-il toujours aſſez éclairé ſur

» ses véritables intérêts pour le sentir ?
» Tu ne t'appercevras de l'orage que
» lorsqu'il fondra sur toi. Les princes
» apprennent de bonne heure à feindre.
» Le despote le moins habile est
» consommé dans cet art, il l'étudie
» à la cour. Et si tu étois écrasé. —
» Ah ! mon ami ! mon cœur en sai-
» gneroit, tu t'accablerois trop tard
» de reproches inutiles, tu gémirois
» d'avoir laissé échapper ces beaux
» jours, où dans un cercle étroit, à
» l'abri de l'envie, tu aurois pu
» opérer tant de bien ».

CLAUS.

« Où chercheras-tu une sphère d'ac-
» tivité à l'abri de l'envie ? Tu oublies
» dans ton enthousiasme éloquent, que
» tu parles de choses impossibles. Où
» trouver un genre de vie qui ne
» soit aigri par l'injustice des hommes,
» si elle doit nous détourner de celui
» que nous avons embrassé » ?

REYERBERG.

« Dans la solitude des campagnes :
» c'eſt là que la nature nous offre
» un doux aſile ; des alimens ſimples
» & légers, cueillis dans nos jardins,
» ſuffiſent à nos repas ; le ſuperflu de
» nos richeſſes devient le tréſor du
» pauvre ; notre cœur eſt ſans remords ;
» notre ame n'eſt point agitée par
» le tumulte des paſſions ; nos lumières
» ſervent de direction à nos voiſins ;
» nos conſeils ſont leurs guides,
» nos bienfaits leurs reſſources ; nous
» formons le cœur & l'eſprit de la
» jeuneſſe ; nous entretenons la vi-
» gueur & la ſanté du corps, par la
» ſobriété, l'ordre & l'exercice. L'au-
» rore en entr'ouvrant les portes du
» palais du ſoleil, nous rappelle le
» Créateur, notre ame s'élève vers lui
» avec reconnoiſſance ; les montagnes
» & les vallons, les champs & les prai-
» ries ſont les temples où nous l'ado-

» rons ; à côté d'une fidelle compagne, » précédés de nos enfans qui dans leur » innocente gaîté se font un plaisir de » nous devancer ; nous parcourons ces » fertiles guérets où sa main bienfaisante » a répandu l'abondance, & après avoir » ainsi coulé des jours sereins dignes de » l'âge d'or, le sommeil de la mort nous » surprend sans crainte, & notre ame » s'échappe sans douleurs, & rassemble » dans un morne repos de nouvelles » forces pour ce moment de bonheur où » elle doit reprendre son activité.

CLAUS.

« C'en est assez, mon cher Louis ! » Certainement je veux un jour goûter » cette félicité, mais je ne le puis » pas encore, je ne le puis maintenant. » Il me reste tant de bons projets à » exécuter, tant d'opérations com- » mencées à finir. --- On ne doit » point s'arrêter à la moitié de sa » course. Quelques années encore...

» Adieu donc votre excellence. Je » vous souhaite beaucoup de bonheur; » mais n'oubliez point ma prédiction ».

Il se retira. Mon épouse étoit plongée dans une profonde rêverie. « Nous » ne voulons plus traiter ce sujet avec » Louis », lui dis-je, « il nous met » des chimères dans l'esprit ».

## CHAPITRE VIII.

*L'horison commence à se troubler.*

PEUT-ÊTRE s'étonnera-t-on de ce que Louis Reyerberg, que j'ai dépeint dès sa jeunesse comme un homme vif, entreprenant, actif, qui déja dans l'enfance se laissoit emporter à une effervescence outrée, qui ne pouvoit souffrir la moindre contrainte, & qui combattoit sans cesse l'ignorance & la méchanceté; peut-être

s'étonnera-t-on, dis-je, de ce que ce même homme s'efforçoit de m'arracher au tourbillon des affaires & de me déterminer à la vie paisible des champs? On ne fera pas moins surpris, sans doute, de ce que, condamné par ma naissance à des rôles subalternes, ballotté des hommes plutôt que leur guide, jouet des destinées plutôt que leur maître, j'étois parvenu à changer entièrement mon caractère, & je semblois avoir acquis une espèce de vigueur & de fermeté dans les affaires. Cependant si l'on considère les diverses situations de la vie par où nous avons passé, on conviendra sans peine que ma conduite ne pouvoit être différente de celle que je tenois.

Reyerberg avoit tellement reçu de la nature plus de dispositions à une vie active & tumultueuse; mais ses malheurs avoient éteint son ardeur & rallenti sa vivacité; ses entreprises avoient toutes échoué. Un sort bizarre

& des circonſtances imprévues m'avoient au contraire enveloppé dans un chaos d'aventures, & toujours, à l'exception d'un petit nombre d'adverſités, je m'en étois heureuſement tiré. Parvenu par degrés au faîte des grandeurs, ma confiance en la réuſſite de mes projets n'avoit pu qu'augmenter. Les ames de feu ſe dégoûtent d'une longue réſiſtance, tandis que le travail devient un beſoin pour les tempéramens modérés : une fois mis en activité par un concours de circonſtances favorables ou par la néceſſité, & conſtitue une partie de leur être. Ils ne peuvent en quitter l'habitude qu'avec peine.

Reyerberg échappé du collège court au haſard. On le ſaiſit, on le force à l'état de ſimple ſoldat quand ſa naiſſance l'appelle au rang d'officier. Il partage avec moi les incommodités d'une vie errante & vagabonde. Un Anglois le choiſit pour homme de compagnie

compagnie dans ses voyages. Ce bonheur est de courte durée. Il passe en Angleterre, la perspective d'une position embarrassante lui fait bientôt quitter cette île. De retour en Allemagne, il cherche du service dans différentes cours & ne peut y parvenir. La carrière des lettres ne lui offre que des ronces & des épines; malheureux en amour; à peine de foibles succès au théâtre lui permettent-ils un revenu modique, que son perfide frère le fait enlever & le vend à la compagnie des Indes. Un tel enchaînement d'adversités ne peut qu'abattre le courage d'un homme sensible, d'un tempérament sanguin, & diminuer son ardeur.

Opposez à ce tableau l'histoire de ma vie. Né dans la poussière, protégé par une Dame de condition, favorisé d'une éducation au-dessus de ma naissance, arraché à l'indigence, élevé à l'état de domestique, plus heureux au

milieu de mes infortunes mêmes, que je ne l'aurois jamais pu être dans la chaumière de mon père ; souvent dans l'aisance, quelquefois riche, miraculeusement délivré de tous les dangers, n'ayant jamais à me plaindre des rigueurs du sort dans les différentes conditions de valet, de médecin pseudo-hermétique, d'auteur & de comédien ; n'éprouvant que des malheurs passagers ; traîné comme une victime à l'autel, & forcé de m'unir avec une femme douce, aimable, avantagée des biens de la fortune ; acquérant des connoissances utiles dans des voyages aux frais des autres, admiré & applaudi comme musicien, parvenant à être secrétaire d'un seigneur universellement estimé pour les qualités du cœur & de l'esprit ; nommé directeur des finances par le moyen d'une chienne de Bologne ; revêtu des titres de noblesse, placé au plus haut rang, décoré d'un ordre ;

au-dessus des événemens par d'abondantes ressources; jouissant à la fois de la félicité domestique & des grandeurs du monde; — quel homme à ma place n'auroit été tenté de se fonder sur son bonheur & sur son savoir-faire?

Quand deviendrons-nous donc plus attentifs à l'influence du sort sur notre façon de penser & d'agir, & sur les changemens du caractère dont il est la source? Le sage ne prononce sur les principes & les actions de ses frères qu'après avoir mûrement pesé les circonstances où ils se sont trouvés, & s'il ne le peut, il garde un modeste silence & les traite avec indulgence sans les juger.

Je suis fermement convaincu que si Reyerberg avoit été à ma place, il se seroit livré comme moi à l'enthousiasme pour les affaires politiques, & que s'il m'avoit été possible de considérer ma position de sang froid,

j'aurois rendu justice à la vérité de ses représentations. — Mais revenons au récit de mes aventures.

La prédiction de mon ami s'achemina peu à peu vers son accomplissement. Les circonstances suivantes servirent à l'accélérer.

A six heures du soir je quittois mes travaux du cabinet. Content d'avoir utilement employé la journée, je me livrois à la gaîté de mon humeur & recherchois la société. Le prince fatigué de la contrainte nécessaire au milieu de sa cour, alloit ordinairement à la même heure chez Mme Ballériaire, & m'invitoit souvent à m'y trouver. L'enjouement présidoit à ces cercles où peu de personnes étoient admises; on s'y égayoit quelquefois, je l'avoue, aux dépens des autres. Le prince y oublioit sa grandeur. La contrainte en étoit bannie, & malgré la politique dont mon amie me faisoit un reproche, je n'y mesurois pas mes

discours, ne croyant pas qu'ils dussent être répétés & n'imaginant pas l'abus qu'on en pouvoit faire.

Le conseil du prince, auquel son altesse présidoit en personne, n'étoit plus composé depuis la retraite forcée de M. de Mehlfeld, que de trois membres; le chef de la justice, M. de Schevarzhelm & le conseiller privé de Laemmersdorf étoient mes seuls collégues. Tous deux extrêmement foibles. Le président les avoit regardés comme des grandeurs négatives, ou plutôt comme des zéros propres à augmenter son pouvoir; il les avoit fait entrer dans le ministère pour en fermer l'entrée à des hommes moins disposés à souscrire aveuglément à toutes ses propositions. Schevarzhelm étoit un jurisconsulte obscur, empesé, pédant & avare à l'excès. Une vieille sœur dirigeoit son économie. Il avoit fait un pacte héréditaire avec elle, en vertu duquel le survivant seroit

héritier des biens du premier mourant, à condition cependant qu'il se chargeroit lui-même du détail coûteux des funérailles du mort, pour économiser la dépense qu'ils entraînent quand on les confie aux personnes qui s'en acquittent par état. Laemmersdorf d'un demi-pied plus grand que Schevarzhelm, étoit un original également ridicule. Après avoir présidé à l'éducation du prince, il avoit éprouvé le sort ordinaire des anciens instituteurs. Ses peines furent récompensées par de stériles honneurs ; son rang de membre du conseil d'état lui donnoit un éclat imposteur, mais il n'osoit rien proposer, ni contredire les opinions des autres. Pour expier les erreurs d'une jeunesse tumultueuse passée dans les plaisirs, il s'étoit jeté dans la dévotion & assistoit régulièrement aux conventicules de piété qui se tenoient le soir chez la gouvernante de M. de Mehlfeld.

Dès mon entrée dans le miniſtère j'avois fait ſentir à ces deux hommes la ſupériorité du talent ſur l'incapacité. Mes projets cependant n'étant point dangereux, & eſpérant de me ſervir de ces Meſſieurs comme d'inſtrumens pour opérer le bien, je les avois conſtamment traités avec les égards convenables. Il m'eſt bien arrivé de prodiguer quelques flatteries à des hommes vils pour parvenir à un but louable ; mais il m'eſt impoſſible de les encenſer long-temps, & ſi malheureuſement je les trouve ſur mon paſſage dans un moment d'humeur, j'anéantis ſouvent en un clin d'œil la douce erreur où je les ai entretenus des années. J'ai de plus le défaut de parler trop librement des inſenſés & des fourbes ; ſans doute je devrois m'en corriger ; mais c'eſt une habitude pernicieuſe que je ne puis déraciner. Dailleurs elle eſt exempte de malice ; malgré cela beaucoup de

personnes s'en offensent. Et cependant, pour peu que celui dont j'attaque les travers ou les vices, commence à les quitter, je révoque aussitôt tout le mal que j'ai dit de lui. Mon intention, en publiant ses foiblesses, tend uniquement à les lui faire appercevoir ; un sarcasme a souvent dessillé les yeux à des hommes aveuglés sur leurs ridicules ; mais ils n'ont garde d'en convenir. Quant à moi, j'avoue que les épigrammes m'ont plus d'une fois ramené de mes erreurs. --- Revenons à mes mes deux collégues.

Accoutumés à une marche obscure & tortueuse, je tâchai d'abord de leur faire tenir une route égale & de leur inspirer l'amour du bien ; mes efforts furent infructueux, & dès-lors je les eus en horreur. Je m'égayois souvent sur leur compte, sur-tout dans les sociétés du soir chez la favorite. Ces Messieurs, de leur côté, ne se sentoient pas une inclination bien forte pour

un homme qui tout d'un coup leur avoit été aſſocié & qui comptoit à coup sûr dix ans de moins que chacun d'eux ſéparément. A la vérité ils n'avoient pas le courage de ſe déclarer ouvertement contre moi, mais il ſecouoient à propos la tête d'un air expreſſif, & M. de Mehlfeld les entretenoit dans ces diſpoſitions hoſtiles à mon égard. La dévotion de la gouvernante ſervoit ſur-tout à animer contre moi M. de Laemmersdorf.

C'étoient là les deux hommes qui compoſoient avec moi le miniſtère.

Dès l'entrée de ma carrière, j'avois témoigné aux courtiſans plus de mépris que la prudence ne le conſeilloit. Perſuadé d'être utile au prince, ces adulateurs n'étoient à mes yeux que de vils fainéans, leurs converſations fades, vides de ſens m'inſpiroient du dégoût, & peu ſoigneux de le cacher, je le faiſois ſur-tout remarquer quand ils berçoient l'eſprit de

son altesse de folies dispendieuses & sans utilité.

Le maréchal de la cour étoit un petit homme doucereux, damoiseau & plein de fatuité. Hypocrite consommé, il avoit toujours l'air prévenant, affable, travaillant en secret à éloigner tous ceux qui jouissoient des bonnes graces du prince, pour peu qu'ils n'encensassent pas ses ridicules travers, faisant naître les divisions à la cour; du reste, toujours élégant, bien costumé, exhalant les parfums à cent pas à la ronde, mais ignorant & superficiel au suprême degré. A table il parloit des gazettes, se plaignoit des disgraces de la fortune au jeu. Son amusement ordinaire faisoit l'éloge d'un cuisinier, dont les ragoûts & les sauces l'avoient délecté le jour précédent, produisoit des modèles d'habits & de vestes brodées, qu'il attendoit de Lyon, & débitoit de temps en temps une fade plaisan-

terie, un bon mot déplacé, dont il rioit lui-même le premier à gorge déployée; souvent même ne trouvoit-il personne d'assez complaisant pour en rire avec lui. Un jour je lui dis que quand ses beaux habits convertis en haillons par la faux du temps, auroient passé au moulin à papier, il faudroit s'en servir pour imprimer le courier du bas-Rhin, des livres de cuisine, des instructions pour le jeu du whist & des recueils en *Ana*. Je trouvois plaisir à le rabaisser un peu quand il s'élevoit au-dessus de sa sphère.

Le grand échanson M. de Gerlub étoit un disciple crapuleux d'Epicure, noyant tous les jours sa raison dans le vin, & mentant avec une effronterie dont je n'ai jamais vu d'exemple. Au sortir de la table, un large fauteuil le recevoit dans ses bras pour y dissiper ses premières vapeurs bachiques de la journée. De là il se

rendoit chez sa maitresse, une actrice françoise, ayant soin d'y faire porter quelques bouteilles des caveaux de son altesse. Après en avoir exprimé le jus délicieux, il se transportoit avec sa belle à la comédie, ou se faisoit conduire aux conventicules pieux du président. A neuf heures, il paroissoit au souper du prince, & se faisoit enfin voiturer chez son épouse, qui, en attendant, s'étoit désennuyée avec de jeunes militaires. A la révision des comptes de la dépense pour la maison de son altesse, j'avois fait des remarques sur la nécessité d'une réforme à l'article des vins, & c'est ce qui m'attira la haine de M. l'échanson.

Le jeune comte de Lohfeld, comme je l'ai dit, n'étoit redevable qu'à moi de son existence politique. Le plus jeune de huit frères, & peu favorisé des biens de la fortune, son père abymé de dettes, me pria de le placer. Etoit-ce bonté du cœur, ou la

petite vanité d'être le protecteur d'un comte du saint Empire ? Nouvellement annobli, je saisis cette occasion de protéger mes égaux; --- en un mot, je le fis entrer au service de son altesse : mais il ne reconnut pas mes bienfaits. Malheureusement il avoit ce que l'on nomme du génie, de la vivacité, un penchant inné à la médisance, aux faux rapports & à la ruse, une activité indéterminée, & beaucoup d'ardeur à jouer un rôle: l'on verra bientôt comment il sut faire usage de ces rares talens contre moi, sous la direction de M. le président de Mehlfeld. Le plus grand nombre des mortels n'aiment point à reconnoître de la supériorité aux autres, ils n'en accordent pas même à leurs bienfaiteurs; & l'ingratitude est le plus commun de tous les vices. Un homme qui avoit étudié les replis du cœur humain, avoit coutume de dire: « J'ai rendu service » à un ambitieux, c'est un ennemi

» de plus ». Ce fut aussi le cas du jeune comte. La haine du reste de mes adversaires tiroit sa source de leur nullité exposée à des humiliations de ma part.

Ces Messieurs, de concert avec quelques subalternes méprisables, avoient formé contre moi une ligue que Reyerberg découvrit avant que j'en pressentisse la moindre chose, n'ayant pas daigné abaisser ma fierté à veiller sur les projets de gens peu redoutables.

---

## CHAPITRE IX.

*Les fonds de son Excellence baissent considérablement.*

CE seroit porter un jugement injuste, que de s'imaginer qu'il n'y avoit pas un seul homme à la cour d'assez de probité, de courage & de

générosité pour ne pas se laisser entraîner à des cabales contre un innocent. Sans doute il y en avoit, mais ils restoient neutres, & n'étoient que des spectateurs oisifs. Les uns, familiarisés par une longue expérience avec les intrigues des petites cours, ne vouloient point sortir de leur inaction, sachant que tous les efforts des bons sont infructueux pour protéger l'innocence, quand une fois la malice a formé des projets bien concertés. Ils savoient qu'en se mêlant de semblables affaires, l'on en devient soi-même la victime, ou du moins, au lieu d'améliorer la situation de celui que l'on veut aider, l'on ne fait qu'aigrir davantage ses ennemis contre lui. La prudence dirigeoit leurs démarches, ils feignoient d'ignorer la trame qui s'ourdissoit contre moi, & me traitoient toujours avec la même estime & la même amitié, soit que mon crédit baissât ou qu'il augmentât.

D'autres avoient très-peu de connoiſſances de ce qui ſe paſſoit, n'étant pas aſſez près des grands, ni aſſez élevés pour ſavoir ſi la cabale de mes adverſaires m'attaquoit innocemment, ou ſi mes torts la juſtifioient : ayant à veiller à leur propre conſervation, ou trop flegmatiques pour s'immiſcer dans des affaires épineuſes, ils laiſſoient prendre aux choſes le train qu'elles vouloient & penſoient en eux-mêmes : « Que chacun ſonge à ſa propre défenſe ».

D'autres enfin n'avoient ni fortune ni mérite décidé. Leur exiſtence entière dépendoit naturellement du parti dominant. Pour avancer dans leur carrière, & ne point être entraînés dans la chûte de leur protecteur, ils étoient tantôt partiſans du miniſtre de Clausbach, & tantôt du préſident de Mehlfeld, ſuivant que l'un de nous deux tenoit en ſes mains les rênes de l'état.

Ceux-ci étoient animés contre moi, parce que ma conduite leur paroiſſoit imprudente, ou parce que je n'avois point répondu à leurs vœux ni à leur attente. Les foibles d'eſprit conſidèrent tout d'un œil faſciné par les préjugés ou par les paſſions; il ſeroit injuſte de leur reprocher d'avoir déſerté mes étendarts.

Ceux-là me nuiſoient en outrant les éloges qu'ils me prodiguoient & les injures dont ils accabloient mes ennemis. Moins zélés en ma faveur, qu'enclins à calomnier mes adverſaires, on ſuppoſoit néanmoins que je les excitois, ou que je les ſoudoyois, tandis que je n'avois aucune part à leurs propos effrénés.

Lorſque l'orage éclata ſur ma tête, il n'y eut que quelques ſubalternes, qui, ſans m'avoir la moindre obligation, voulurent ouvertement ſe déclarer pour moi aux dépens de leur propre bonheur, uniquement par

amour pour le bien & par générosité.

Sûr de ne m'être attiré volontairement la haine de personne, je ne me donnois pas la peine de rechercher si j'avois des ennemis ou non. J'étois retourné sans inquiétudes du voyage; & si la conversation avec Reyerberg m'en donna un instant, je bannis bientôt sa prédiction de mon esprit, croyant qu'il ne voyoit pas les choses dans leur vrai jour. Le prince paroissant d'ailleurs m'honorer de plus de faveur que jamais, je m'endormis dans une douce & folle sécurité.

Cependant un événement funeste m'empêcha de voir son altesse dans nos petits cercles aussi souvent qu'autrefois. Madame Ballériaire s'étoit déja trouvée foible & épuisée quelques jours avant notre départ; mais elle recevoit encore du monde chez elle, & rendoit des visites. Pendant notre absence, cette indisposition étoit dégénérée en fièvre lente, & à notre

retour, ce mal la tenoit au lit. Naturellement les sociétés du soir cessèrent. Dans les commencemens, le prince parut extrêmement inquiet de son état, la visita tous les jours, lui sacrifia ses plaisirs, se priva du spectacle, & passa le temps au chevet de son amie. Huit jours après, il ne la vit que deux fois; son médecin, qui étoit aussi celui de M. de Mehlfeld, lui ayant conseillé de ne point exposer la santé de son auguste personne aux vapeurs dangereuses d'une femme étique, son altesse docile à ce conseil ne vint plus voir la favorite, & se contenta d'y envoyer tous les jours un coureur qu'il questionnoit sur les moindres détails appris par la femme de chambre : mais les hommes, & sur-tout les princes, perdent si vîte de l'ardeur avec laquelle ils semblent s'intéresser aux objets, si ces objets n'augmentent plus leurs plaisirs ; il y eut au bout de quatre semaines un

ordre général donné à la Cour de s'informer de l'état de la malade, & son altesse ne s'en enquit plus que rarement, & comme par occasion.

Les courtisans surent adroitement profiter de cette circonstance. Il fallut inventer quelque chose pour remplir les heures de loisir de leur auguste maître. Voici ce qu'on imagina. La musique faisoit partie des délassemens du prince chez sa maitresse. Elle avoit une voix agréable & exercée. Son altesse jouoit de la flûte en prince. J'étois, comme on sait, grand virtuose pour le violon, & quelques musiciens de l'orchestre nous accompagnoient. C'est ainsi que nous donnions des concerts privés qui faisoient un plaisir singulier au sultan; & dans les grands jours de cérémonie, il y avoit des académies de musique à la cour: mais le prince ne montoit pas publiquement sur la scène.

Depuis la maladie de la favorite, les concerts privés n'avoient plus lieu. On leur ſubſtitua deux académies de muſique par ſemaine, la nobleſſe de la ville y étoit admiſe, la nièce du préſident de Mehlfeld y parut. Caroline avoit une voix enchantereſſe, touchoit le clavecin avec beaucoup d'habileté, & ſe mêloit même de compoſer. Sans doute ces compoſitions n'étoient pas différentes de celles de la plupart des grands. Elle frédonnoit quelques tirades retenues d'un côté & de l'autre à ſon inſtituteur le directeur de l'orcheſtre. Celui-ci les arrangeoit en notes, les étendoit; & quand le tout étoit réglé pour les inſtrumens néceſſaires, on diſtribuoit la pièce, l'exécutoit, & on l'admiroit comme l'ouvrage de Mademoiſelle de Mehlfeld. Quoi qu'il en ſoit, *ſignora Mehlfeldina* faiſoit des ariettes, des concerts, des ſymphonies, *ſei quartelli per cembalo obligato*, & faiſoit hardiment

paroître ces bâtards dans le monde. Le directeur de l'orchestre étoit un habile homme, complaisant, devant toute sa fortune au président. De plus il avoit épousé son ancienne gouvernante, dînoit tous les jeudis chez lui, & se laissoit employer ainsi par reconnoissance.

Caroline, ou plutôt son maître, fit une ariette de bravoure admirable, arrangée exprès, *per flauto obligato*, non sans raison. Les paroles étoient du *Demetrio* de Metastase, ( acte I, scène 14 ) & commençoient ainsi :

*Dal suo gentil sembiante*
*Nacque il mio primo amore.*

On l'exécuta dans une des académies à la cour, & comme chaque musicien s'intéresse sur-tout aux pièces où son instrument favori domine, le prince fut charmé de la partie de la flûte. Elle étoit brillante sans être difficile ;

& au mot de ſembia-a-a-ante, elle faiſoit mille cadences à l'Italienne. Son alteſſe fut enchantée de l'ariette entière, la loua infiniment ; & ſi les convenances l'avoient permis, ou qu'elle eût exercé la pièce, elle auroit tout de ſuite pris place au milieu des muſiciens, & joué de la flûte. « De qui eſt cette ariette, de- » manda le prince au directeur de » l'orcheſtre »? Le jeune comte de Lohfeld, inventeur de ce piége, ſe préſenta : « Nous devons cet excellent » morceau de muſique aux rares ta- » lens de Mademoiſelle de Mehlfeld ; » elle s'eſt déja fait connoître par » pluſieurs belles compoſitions exécu- » tées ici ».

Son alteſſe n'avoit jamais aimé Caroline, & ne lui avoit jamais parlé. Mais ſouvent de légères circonſtances changent les ſentimens des hommes. Elle apprit ici, pour la première fois, le talent de M^lle^ de Mehl-

feld pour la musique. Le président n'étoit plus en faveur, mais on le traitoit toujours avec ménagement. Le prince s'étant une fois informé de l'auteur de cette composition, la politesse le forçoit à un compliment. Il le fit avec les grâces accoutumées des grands. Caroline avoit étudié une réponse si modeste, (elle ne manquoit pas d'esprit) que le sultan se dit en lui-même: « Certes, elle n'est pas si » mal que Madame Ballériaire me l'a » dépeinte. Est-ce sa faute, si son » oncle est disgracié »? Il s'entretint encore quelques instans avec elle sur cette ariette. Caroline ajouta : « Si » j'étois un jour assez heureuse pour » l'entendre exécuter à votre altesse, » & pour oser l'accompagner de ma » foible voix; — mais c'est un désir » si hardi, que je ne devrois pas avoir » la témérité de le former: D'ailleurs » je serois trop timide pour chanter » en présence d'un connoisseur aussi » délicat

» délicat & auſſi éclairé ». — Mon Dieu! « s'écria le ſultan tout étonné, » (les princes s'étonnent facilement) » vous chantez donc auſſi? — Et cela » ſupérieurement bien, ſur mon hon» neur, répliqua le maréchal ».

On parla encore de différentes choſes; mais le cercle des courtiſans conjurés tâcha toujours de ramener la converſation aux vœux de toute la cour d'entendre exécuter ce morceau à ſon alteſſe accompagnée de la voix de M^lle de Mehlfeld. Le prince le déſiroit lui-même; ne voulant pas jouer de la flûte en public, & l'étiquette ne permettant pas de faire venir Caroline dans ſon cabinet, il ne ſavoit comment y parvenir. Le maréchal trancha le nœud gordien avec ſa témérité ordinaire. « Si ſon alteſſe » l'ordonne, ce ſera, je n'en doute » point, un bonheur inexprimable » pour M^lle de Mehlfeld, de don» ner, un de ces jours, un concert

» privé dans la maison de son oncle ». Caroline prit la chose comme si le prince y avoit acquiescé. Il ne put donc le refuser sans commettre une impolitesse. Le concert fut arrêté au premier dimanche, & l'on vit la joie & l'espérance fécondes en projets, éclater sur tous les visages des conjurés.

Accoutumé à me rendre tard à la cour, je n'y parus qu'à la fin de la dernière symphonie. Son altesse m'accueillit avec l'air d'un homme, dont la conscience est troublée, & me conduisant vers une embrasure de fenêtre, elle me dit : « Vous serez surpris,
» Clausbach ! quand vous apprendrez
» que j'ai consenti à me trouver di-
» manche dans un concert chez le
» président. Il n'y avoit pas moyen
» de refuser, & je peux bien donner
» cette petite satisfaction à ce vieil-
» lard. Q'en pensez-vous ? N'est-ce
» pas ? On prend cela pour une grande

» faveur. — Vous y ferez auſſi, j'eſ-
» père, avec votre violon ». Si l'on m'invite, lui dis-je, en l'interrompant avec un ſourire. — Nous étions obſervés; & je ſuis sûr que les courtiſans profonds, dans la ſcience de Lavater, avoient fidèlement interprété nos geſtes & nos phyſionomies. A peine le prince m'eut-il quitté, que Caroline, après un moment d'entretien avec le jeune comte, s'avança vers moi avec une feinte douceur, & m'engagea pour la partie de dimanche : j'acceptai.

Le croiroit-on ? La ſeule petite circonſtance qui avoit rapproché le prince de Caroline, & fait promettre de ſe rendre dans la maiſon du préſident, donna tant d'arrogance aux courtiſans, qu'ils s'inclinèrent devant MON EXCELLENCE, de quatre pouces moins bas que précédemment. Je n'y avois pas fait attention, mais cette remarque n'échappa point à l'œil pénétrant de Reyerberg. Il

étoit présent & me communiqua le soir son observation ; les jours suivans je la trouvai fondée avec plus de dépit que de trouble. Mes ennemis s'imaginoient avoir déja beaucoup gagné sur le prince, peut-être le connoissoient-ils mieux que moi. Dès ce moment le maréchal de la cour me regarda comme un homme perdu.

---

## CHAPITRE X.

*Les concerts de Mlle de Mehlfeld font un effet surprenant.*

LE jour si désiré parut, on fit les préparatifs convenables dans la maison du président pour la réception du prince. Pour se conformer à son goût, on avoit invité une société de personnes choisies, honorées de ses faveurs. Tout y respiroit une gaîté ravissante, libre, & cependant délicate & respectueuse.

M. de Mehlfeld épargna à son altesse jusqu'aux moindres embarras où cette première entrevue auroit pu la mettre ; malgré sa vigueur & ses forces, que son extérieur & son appétit à table trahissoient assez, il se fit conduire par deux domestiques jusqu'au bas de l'escalier, & soutenu par eux, il reçut son auguste maître à l'entrée de sa maison, lui baisa les mains, & bénit le jour où il avoit encore le bonheur de le voir face à face. Ce pauvre vieillard affoibli par l'âge & les infirmités, appuyé sur ses gens, suivit lentement le prince, se courba devant moi jusqu'à terre, & me dit assez haut pour être entendu de son altesse : (le fourbe!) « C'est sans » doute à vous, Monsieur, que je suis » redevable de l'honneur insigne qui » fait aujourd'hui ma félicité. » Ce compliment, si le prince l'avoit entendu, comme je n'en doute point, ne pouvoit faire sur lui qu'une impres-

ſion déſagréable & funeſte pour moi. C'étoit préciſément me dire : « Quand » le prince s'abaiſſe juſqu'à l'un d'entre » nous, ou qu'il fait des actions qui » nous réjouiſſent, il faut bien vous » en ſavoir gré à vous, Monſieur Claus ! » qui vous donnez les airs d'exercer ici » un pouvoir illimité ». Les ſouverains les plus foibles ne veulent point que l'on regarde un de leur miniſtre, quel qu'il ſoit, comme tout-puiſſant & indiſpenſablement néceſſaire. J'appris bientôt que ce mot & d'autres traits de cette nature eurent tout l'effet déſiré.

Le concert commença. On en fit l'ouverture par la ſymphonie favorite de ſon alteſſe. Melle Mehlfeld, ſe ſurpaſſa enſuite dans un morceau exécuté ſur le clavecin. Après cela l'on ſupplia humblement l'auguſte joueur de flûte, de ravir l'aſſemblée par des ſons enchanteurs tirés de celle que M. le préſident lui of-

frit ; il céda à ces inftances refpectueufes. On préluda l'ariette. Décoré de mon cordon du hareng bleu, je dirigeois le premier violon. Le prince à la manière des grands, n'obfervoit pas toujours la mefure ; tout le monde fe prêtoit à cette inexactitude en cédant d'un temps. Je ne pouvois condefcendre à cette flatterie & marquois quelquefois un peu rudement la mefure du pied. Dans les concerts de la favorite je m'étois accoutumé à prendre cette liberté, mais ici l'augufte Virtuofe vouloit paroître dans tout fon éclat, fon front fe rida, & les courtifans me lancèrent des regards furieux, comme fi j'avois commis un crime épouvantable.

Cependant le concert continua à fouhaits jufqu'à neuf heures du foir. Caroline préfentoit des rafraîchiffemens au prince dans les intervalles avec une grâce inimitable, & l'entretint agréablement. Sa gaîté s'a-

nima par degrés, & il devint enfin d'une humeur plus enjouée que jamais. En sortant il me dit (peut-être pour me punir d'avoir trop rudement marqué la mesure quand il la perdoit.) « C'étoit une soirée agréable, très- » agréable, M. de Clausbach. Nous » pourrions arranger souvent de sem- » blable parties, n'est-ce pas? — » Pourquoi non, Monseigneur! » lui répondis-je d'un ton peut-être railleur, & nous nous séparâmes.

Le maréchal de la cour, le comte de Lohfeld, & les autres conjurés, ne négligerent pas de profiter de ces heureuses dispositions de son altesse. Quelques jours après, on trouva un nouveau prétexte pour une assemblée pareille, dans la maison de campagne du maréchal. Leur principal dessein étoit de m'éloigner peu à peu, ils employèrent une ruse de laquelle ils étoient certains, connoissant ma vanité. On pria le prince « d'ordon-

» ner aux personnes de la cour qui
» étoient musiciens, & qu'il désiroit
» d'y voir, de s'y trouver & de
» choisir lui-même ceux qui devoient
» accompagner ». Le ministre de Clausbac étant trop fier pour recevoir des ordres à cet égard comme un simple musicien, & le prince n'ayant pas même eu l'idée de m'en parler, parce qu'il croyoit que j'étois invité, je n'y parus point. Le sultan accoutumé à ma manière d'accompagner, en prit de l'humeur, les courtisans versèrent de l'huile sur le feu, & cette bagatelle fut la premiere source de la froideur de son altesse envers moi.

Si je me suis un peu arrêté aux détails de cette importante misère, c'est pour montrer comment les plus petites causes produisent des haines & des querelles dont les suites sont souvent funestes. Il est bien difficile d'accommoder des différends entre

égaux, & à chaque coucher du ſoleil les moyens de réconciliation éprouvent de nouvelles difficultés. La plupart des princes ont des prétentions ſi injuſtes, ils regardent comme déshonorantes les premières démarches pour ſe rapprocher des perſonnes contre leſquelles ils ont des torts à ſe rapprocher. Ajoutez à cela ma fierté, ma conviction d'être utile au pays, ma confiance en ma fortune particulière qui me diſpenſoit du ſervice des grands, & il ne ſera pas difficile de comprendre pourquoi mon crédit à la cour baiſſa ſenſiblement de jour en jour depuis le ſecond concert. Sans m'étendre davantage ſur les cauſes de ma chûte, voici les événemens qui hâtèrent la cataſtrophe.

Les aſſemblées chez le préſident furent régulièrement continuées. Le prince s'accoutuma à cette ſorte de divertiſſement, comme ces êtres d'habitude s'accoutument à tout. Je ne

m'y montrai plus : d'abord mon auguste maître m'en fit des reproches en badinant, je m'excusai en prétextant mes nombreuses occupations. Trop fier pour insister davantage, il commença bientôt à ne pas remarquer mon absence, & cet oubli me fut sensible. J'aurois cédé aux instances, mais on ne m'en fit plus.

Ces concerts devinrent une espèce de besoin pour le sultan. Les courtisans lui firent comprendre que la dépense qu'ils entraînoient, quelque peu considérable qu'ell parût, étoit cependant trop forte pour que le vieux président abîmé de dettes & réduit par M. de Clausbach à une modique pension. Elle fut aussitôt augmentée.

S'agissoit-il de Mme Ballériaire, on parloit avec une sorte de dégoût de sa maladie, & le prince qui n'aimoit point que l'on présentât à son esprit des idées désagréables, touchoit

rarement cette corde. On lui disoit aussi en passant : « Elle ne se ménage » pas, & quand elle a du monde » le soir, elle ne fait point mettre » de bornes à son appétit. » Remarquez que mon épouse étoit presque la seule personne qui la voyoit.

On soudoya des émissaires qui, lorsque j'avois eu un sécrétaire à dîner, ou que j'avois passé l'archet sur mon violon, racontèrent partout : « L'avez-vous entendu ? Il y » avoit aujourd'hui un concert ma» gnifique dans l'hôtel de M. de » Clausbach. » Ou bien, « Il y a » de nouveau grand dîner chez » M. de Clausbach, sa table est » excellente, il est vrai, mais aussi » il est bien en état de l'avoir » bonne. » Quelles impressions de semblables rapports devoient faire, c'est ce qu'il est aisé de deviner.

La société devint tous les jours plus gaie, & plus unie dans la ma-

fon de M. le préfident, ce vieillard décrépit rajeunit à vue d'œil. — L'on eût dit que la joie de recevoir fi fouvent fon augufte maître lui donnoit de nouvelles forces, une nouvelle vie..

Dans des momens où l'enjouement étoit à fon comble & la converfation libre de toute gêne, le prince racontoit quelques-unes de mes plaifanteries fur les confeillers d'état de Laemmersdorf & de Schevarzhelm; & d'autres, par une indifcrétion propre à plufieurs oints du feigneur, il nommoit l'auteur de ces épigrammes. Mes adverfaires ne négligeoient pas de rapporter ces farcafmes, avec des additions gratuites, aux perfonnes que j'avois ridiculifées. Elles devenoient ainfi des ennemis ardens à m'outrager & fe liguoient avec la foule des mécontens déclarés contre moi.

Auffi fouvent qu'on le pouvoit on laiffoit échapper des propos capables

de réveiller des soupçons contre mes démarches. Il falloit sans doute une adresse infinie pour en faire naître, mon administration étant accompagnée d'une sévère probité. Cependant on peut facilement faire servir les apparences contre un directeur des finances, quand on cherche à le chicaner.

Quelques fermiers étoient en arrière des paiemens, d'autres avoient donné lieu à des contestations sur divers articles de leurs baux ; une fabrique avoit manqué faute de vendre ses fabrications ; une nouvelle machine dans les mines n'avoit point réussi. Mais l'affaire des fermiers, avoit éclaté pendant mon voyage à Paris ; la manufacture avoit été établie malgré moi, par l'ordre du prince qui vouloit de tout, & la machine n'avoit été qu'une expérience faite à peu de frais, d'après les conseils d'un homme célèbre. Cependant on ne

faisoit point attention à ce que je viens d'alléguer. A force d'allusions satyriques aux mauvais succès de mon administration, on parvint à rendre le prince toujours plus froid & plus réservé à mon égard.

Il vouloit bâtir & imiter ainsi les folies des étrangers. J'osai lui opposer l'état des caisses épuisées, & il me donna cette réponse piquante : « Si » l'on ne prenoit point des fripons » pour fermiers, il n'y auroit pas de » disette de fonds. »

Les épigrammes réitérées qu'on lança de manière que son altesse les entendit, sur la toute-puissance de Clausbach, réveillèrent l'orgueil despotique du sultan. Il entreprit lui-même des choses ridicules à mon insu, donna des ordres qui croisoient mes opérations les plus sages, sans m'en avertir, m'accusa de la mauvaise réussite d'une affaire qu'il avoit lui-même dirigée, & parla sou-

vent à table de ministres assez vains pour se croire de grands seigneurs, & de princes assez foibles pour se laisser gouverner.

Mon dépit & mon indignation montèrent au plus haut degré. Un soir en rentrant chez-moi, j'y trouvai mon ami Reyerberg. C'en est fait, m'écriai-je : « Je n'y peux plus tenir, » le sort en est jeté, je demande ma » retraite & j'abandonne ce tyran » ingrat. — Oh ! si j'avois suivi tes » conseils, mon ami ! » —

*Reyerberg.* « Il ne s'agit plus du passé, » mais il est très-sûr que si tu demandois ta retraite dans les circonstances » actuelles, ce seroit la plus grande » imprudence. C'est trop tard maintenant, le public ne croiroit plus » à ton innocence. Si au contraire » tu attends avec une assurance & » une noble tranquillité le développement des intrigues qui préparent » ta chûte, & que cette honteuse

» cabale parvienne à te faire descen-
» dre du rang où tu es monté, tu
» auras pour toi l'approbation de ta
» conscience, le suffrage des gens
» de bien & l'aveu secret & humiliant
» de tes adversaires de n'avoir pu,
» malgré leurs efforts, t'accuser de
» rien de contraire à tes devoirs &
» à la vertu la plus sévère. Le prince,
» qui au fond n'est que foible & non
» point méchant, te vengera bientôt
» publiquement des injustices de tes
» détracteurs, en leur faisant éprou-
» ver à la fois la peine & le repen-
» tir. » — « Soit ! je consens à rester
» sous le joug, » répondis-je, « il est
» difficile à porter, mais je veux atten-
» dre la fin de ce complot. » —

Je m'armai d'autant de patience qu'il me fut possible & continuai ma route.

*

## CHAPITRE XI.

*M. de Clausbach contribue beaucoup à hâter sa chûte.*

L'ON perd tout quand on perd le courage, maxime ancienne rebattue & toujours vraie. Celui qui se décourage, recule; mais l'homme qui conserve la présence d'esprit, le jugement & l'espérance dans des momens décisifs, sort victorieux des situations les plus embarrassantes, ou s'en tire du moins avec honneur. Les plus grands hommes d'état perdent ordinairement la tête du moment que leur crédit commence à chanceler & par là même ils hâtent leur ruine. Quand au lieu de porter l'empreinte de l'orgueil, du pouvoir & de la sécurité, le visage d'un puissant du siècle annonce le trouble & la crainte, il inspire du

courage à ses ennemis, & fait naître les soupçons chez ceux qui ne sont encore d'aucun parti. S'il se montre plus assidu, plus empressé autour du prince, celui-ci perd bientôt le respect dû au vrai mérite qui jusque-là protégeoit contre la calomnie un homme que l'on n'osoit attaquer. S'il devient plus poli dans ses manières, plus prévenant avec les courtisans & plus intime avec de vils subalternes, s'il s'oublie même au point de se plaindre de la persécution de ses ennemis, c'est un homme perdu. Mais son humeur est-elle égale, dévore-t-il les chagrins, les mécontentemens, s'en décharge-t-il dans l'intérieur de son cabinet, ou dans le sein de sa famille, s'il a le bonheur d'avoir une femme sage, hors de là il faudroit encore garder le silence avec elle; feint-il sans affectation de ne plus s'entretenir avec le prince que de son propre gré; — l'on ignore d'ailleurs

s'il ne lui a point parlé dans son cabinet. Ne paroît-il ni plus réfléchi, ni plus sérieux, ni plus méfiant, ni plus complaisant, ni plus poli, ni plus malade, sans être d'une gaîté affectée, d'une impolitesse grossière, d'un orgueil insupportable, le grand nombre de ceux qui ne connoissent point l'ensemble des choses, ne remarque, n'examine rien, & ces *Dii minorum gentium*, ne disent rien, mais pensent en eux-mêmes : « Certes, il faut que cet homme soit » bien sûr de son fait. Peut-être est-» il protégé en secret, les princes sont » dissimulés. Son altesse, d'accord avec » lui, veut seulement nous mettre à » l'épreuve. » Par cette conduite il déroute même ses principaux adversaires, du moins ne peuvent-ils mettre tous leurs ressorts en jeu, ils tombent dans leurs propres piéges, ou les choses traînent tellement en longueur, que le premier zèle s'évapore, ou

qu'il se fait une nouvelle révolution dans les esprits & dans les événemens, amenée par le sort à l'avantage du persécuté.

Cacher autant que possible ses malheurs aux autres, est un principe très-salutaire à mon avis ; on s'expose moins à découvrir les mauvais côtés des hommes & l'on s'épargne une foule de désagrémens.

Mais comme il est d'usage de recommander les vertus qu'on n'a point, ma conduite ne fut nullement conforme aux règles de la prudence que je viens de tracer. A mesure que je voyois baisser mon crédit, je perdois jusqu'aux apparences de la tranquillité, de la dignité, du contentement & du calme de l'esprit. Les remontrances de mon épouse & de mon ami furent infructueuses ; mon humeur devint insupportable, & cette conduite insensée fit perdre à tout le monde, depuis les courtisans les plus

vils, jusqu'au prince, toute espèce de ménagement, toute marque extérieure d'estime & de considération & tous les témoignages de reconnoissance dûs à mes services entièrement désintéressés.

Le vieux président déposa aussi son masque, & me traita avec un mépris visible, sa nièce en fit autant. Cet hypocrite reparut en public, secoua la tête quand il s'agissoit de moi & dit : « Je suis fâché d'entendre toutes les » accusations dont on charge M. de » Clausbach. Je m'en veux à moi- » même d'avoir innocemment contri- » bué à élever si haut un étranger. Il » est vrai qu'il ne manque ni d'esprit » ni de talens, mais le cœur ne vaut » rien, & c'est là l'essentiel. Un » homme sans religion est toujours » dangereux. Cependant je ne veux » pas le juger, c'est à l'Être suprême » à diriger les événemens qui feront » connoître ses principes ». C'est ainsi

qu'il anima les esprits contre moi & les excita à rechercher ce dont on m'accusoit. Il réussit si bien que le prince le chargea, comme un homme impartial & devenu habile par une longue expérience, d'examiner en secret les griefs portés contre moi avec le secours de quelques hommes qu'il laissoit à son choix.

A peine mes ennemis eurent-ils remporté cette victoire, que le prince se montra à moi dans un jour où j'aurois mieux aimé ne pas le voir; quoiqu'il y ait des hommes assez méchans pour soutenir que beaucoup de ses augustes collégues ont coutume de s'y montrer, je veux dire, qu'il se cacha sous le voile de la dissimulation la plus consommée. Toujours également affable & prévenant à mon égard, on ne découvroit pas la moindre trace de l'affliction où la perfidie supposée d'un ami auroit dû le jeter. Ses complaisances & ses attentions pour

mon épouse, aussi souvent qu'elle paroissoit à la cour, étoient sans bornes.

Mais il est temps de faire connoître cette femme vertueuse & la vie heureuse que je menois avec elle.

A mon retour de Riga, la haute noblesse voulut nous traiter avec arrogance & nous persiffler; mon épouse eut quelques scènes avec des Dames de la première qualité, & acquit sur elles tant de supériorité par son esprit, son enjouement & son bon sens, qu'on n'osa plus lui refuser les égards dus au mérite. Mais ne se sentant aucune inclination à se lier avec des êtres aussi frivoles, elle fit un choix de deux ou trois femmes dont les goûts étoient conformes aux siens. Elles faisoient toute sa société, & mon épouse se détacha, autant que les convenances & la politesse le permettoient, des cercles du grand monde. A la cour, où elle paroissoit peu, on la recevoit avec cette attention distinguée due au

rang

rang de son époux, & plus encore à la dignité de ses procédés & à la finesse de ses manières. La plus grande partie de son temps étoit consacrée aux devoirs domestiques. L'éducation de notre fils unique Albert faisoit sa plus douce & sa principale occupation.

M^me^ Ballériaire étoit l'auteur de ma fortune. La reconnoissance m'obligeoit à la ménager, mon intérêt politique me le conseilloit également, & son caractère n'étoit point dangereux, ni son commerce désagréable; ses liaisons avec le prince n'étoient pas sans doute très-canoniques, mais il n'avoit point d'épouse, & d'ailleurs je n'étois pas juge de ses actions. Si dans le grand monde il falloit renoncer à voir les Dames dont la conduite n'est pas exempte de tout reproche, combien en verroit-on? Mon épouse crut que l'amitié de M^me^ Ballériaire ne pouvoit la déshonorer, & sa santé s'affoiblissant à mesure que son éclat dimi-

muoit, nous nous regardâmes comme obligés à ne point l'abandonner. Les assiduités de ma compagne étoient la seule consolation de la malheureuse favorite que la foule des flatteurs oublia parce qu'elle ne pouvoit plus leur être utile.

Le vieux Hastendonk étant mort à Amsterdam, avoit légué à son petit-fils un capital de deux cent mille livres, qui augmentoit considérablement notre fortune. Mais, l'avouerai-je à ma honte? j'étois encore tellement dominé par les préjugés trompeurs du monde, que j'aurois sacrifié cette somme, si j'avois pu m'arracher à l'humiliante situation où je me trouvois, & reprendre mon ancien lustre.

Cet héritage devoit rester secret, l'argent étoit déposé à Hambourg. Ma présence y étoit absolument nécessaire pour l'y recevoir. En chemin je devois voir une terre que nous destinions à nous servir d'asile; nous jugions en avoir bientôt besoin.

Je demandai un congé de quinze jours : le prince me l'accorda avec une fausse bonté. Je mis le comble à mes imprudences en m'absentant dans un moment aussi critique, & en laissant le champ libre à mes adversaires. Peut-être la providence l'avoit-elle arrêté ainsi pour mon avantage. Je partis le 12 d'avril.

## CHAPITRE XII.

*Voyage à Hambourg. Description d'une terre dont M. de Clausbach fait l'acquisition.*

LONG-TEMPS avant que les cabales de mes ennemis eussent éclaté contre moi, j'avois formé le dessein d'acheter un bien de campagne pour assurer la dot de mon épouse, & avoir un séjour champêtre où je pusse me reposer de mes travaux. Maintenant la prudence

en conseilloit l'acquisition au cas que je fusse précipité du rang où j'étois monté. On nous avoit proposé une terre considérable; le prix seul nous avoit empêché de l'acquérir; mais l'héritage que nous venions de faire levoit cette difficulté. Ce bien étoit situé près de la grande route de Hambourg, & c'est ce qui m'engagea à y passer pour l'examiner.

Je savois d'avance que cette terre auroit droit de me plaire, ayant fait l'année précédente la connoissance d'un capitaine de Weckel, qui demeuroit dans les environs. Cet homme visitoit les cours en hiver, & observoit avec une humeur gaie, quelquefois trop satyrique, tout ce qu'il y rencontroit. Il s'arrêta quinze jours à la cour du prince que je servois, & parut me trouver digne de son estime & de ses bontés; je m'en enorgueillis. Indépendamment de son goût pour la satyre & la raillerie, il avoit le

cœur sensible & capable d'amitié pour les hommes généreux. C'est une erreur de s'imaginer que cet alliage de sensibilité & du ton caustique est impossible, que l'on peut aimer les hommes, & cependant n'être pas aveuglé sur leurs défauts, & rire de leurs folies & de leurs travers.

Ce M. de Weckel me dit un jour : « Je vous crois d'une probité intacte » & d'une vertu sévère, c'est ce » qui me fait supposer que vous renon» cerez bientôt à ce métier de visir, » ou que vous serez forcé de le » quitter. Si pour lors, & c'est cer» tainement le parti le plus sage, » vous voulez vous retirer à la cam» pagne & semer là où la semence » n'est point étouffée par l'ivraie, » comme à la cour, venez chez-nous » dans le voisinage d'Urfstaedt, nous » y vivons aussi heureux qu'on peut » le souhaiter sur ce théâtre bizarre » du monde. Ce n'est pas un paradis

» séjour des innocens, mais une con-
» trée agréable dont les habitans, soit
» par instinct, par sagesse, par expé-
» rience ou par notre exemple, sont
» amis de la probité, de la simplicité
» des mœurs & de la gaîté. Un
» vieillard courbé sous le poids des
» années, résidant à Urfstaedt, le
» baron de Leidlhal, est notre patriarche.
» Sa longue expérience & sa philoso-
» phie, jamais égarées par les passions,
» sont notre code. M. de Hohenau
» y demeure aussi depuis dix ans
» avec une jeune compagne, douce,
» aimable & vertueuse. L'économie
» rurale & sur-tout l'éducation de trois
» charmans enfans partagent son temps.
» Son ancien Mentor le secrétaire
» Meyer est en même temps directeur
» des finances & curateur des écoles
» & des études. Mon épouse, une
» fille & moi nous sommes leurs plus
» proches voisins, & nous vivons dans
» une amitié non interrompue; jamais

» de disputes, de refroidissement ; » pour maintenir l'équilibre parmi les » nobles campagnards, nous avons » contracté une alliance offensive & » défensive, beaucoup plus innocente » & plus désintéressée que la ligue » des grandes cours, pour conserver » la balance politique de l'Europe : » nous n'usurpons point de droits in» justes, mais la permission d'assurer » notre tranquillité & de faire le bien. » Des hommes estimables nous envi» ronnent & travaillent avec nous pour » le même but. Nous assemblons quel» quefois des états-généraux, mais » nous n'y traitons point des facéties » ou des nullités comme à — Ratis» bonne. Les délibérations concernent » l'éducation, le luxe, les pépinières, » les fondations pieuses, le progrès » des lumières, les tirages à la cibe, » le soin des abeilles, l'agriculture, » les fourrages, les bibliothèques de » lecture, les bêtes à corne à faire

» venir de la Suisse, les haras, la
» nomination aux cures, les fêtes
» de la moisson. Ordinairement une
» députation d'entre nous, appelée
» *les Missionnaires*, quoiqu'ils ne con-
» vertissent personne, est obligée de
» faire tous les ans un voyage de deux
» ou trois mois dans l'intérieur du
» pays, à des cours étrangères & plus
» souvent encore pour voir les hôpi-
» taux & les petites-maisons. Des
» jeunes gens sont nommés pour les
» accompagner. On tient un journal
» exact du voyage, & dans les longues
» soirées d'hiver on le lit & le com-
» mente au coin du feu. Des amis
» ou correspondans du dehors nous
» communiquent leurs idées, & j'ai
» le département des affaires étran-
» gères. Il y a une terre à vendre à
» une lieue d'Urfstaedt; mais nous
» ne voudrions pas qu'elle tombât
» entre les mains d'un homme qui
» ébranlât notre systême de l'égalité:

» vous devriez en faire l'acquisition ;
» votre genre de vie dans l'intérieur
» de votre maison me plaît, c'est
» d'après lui que j'ai coutume de juger
» des hommes : je crois que nous
» serions très-heureux ensemble ».

Cette proposition me plut. Ayant entretenu un commerce de lettres suivi avec M. Weckel, je fus à Urfstaedt pour régler la chose.

J'y arrivai vers le soir. Le vieux baron de Leidthal étoit assis dans un cercle d'hommes heureux par ses soins : chacun lui faisoit son rapport du travail de la journée. Les heures étoient réglées, & cette coutume, quelque pédante qu'elle paroisse, contribue beaucoup à mettre de l'ordre dans nos idées & dans nos actions. Il est plus facile de se rendre compte de l'exactitude à remplir ses devoirs quand on fait ce qu'on auroit dû faire, que quand on travaille en étourdi, sans plan, avec une activité déterminée,

par notre humeur qui nous entraîne tantôt à une occupation & tantôt à l'autre.

Toute la famille me fit l'accueil le plus tendre. Je priai le vieillard de ne point interrompre ſes fonctions, & l'aſſurai que je ſavois apprécier l'avantage de la régularité, & que je prenois le plus vif intérêt aux devoirs d'un père de famille; il les continua en ma préſence.

Chacun des enfans de M. de Hohenau lui porta ce qu'il avoit fait dans la journée, ſuivant les forces de ſon âge. Un ſourire du patriarche, ou un regard ſérieux, ſervoient d'encouragement à de nouveaux efforts & de punition pour le négligent. Les fermiers, les gouvernantes, les chaſſeurs, les jardiniers, M. de Hohenau même, & le ſecrétaire Meyer rendoient compte de leurs travaux & recevoient des ordres pour le lendemain. Les heures qui ſuivoient cette réviſion étoient con-

ſacrées au repos & aux plaiſirs de la ſociété. On m'y fit participer, & j'y pris tant de goût que je crus appartenir à cette aimable famille.

La ſoirée ſe paſſa dans la joie la plus pure. Le lendemain, accompagné de M. Meyer, je fus voir le capitaine de Weckel, & de là je me rendis à Ruhethal, c'eſt le nom de ma terre. Une allée de tilleuls y mène en droite ligne depuis Urfstaedt, & ſemble unir les deux terres par les liens de l'amitié & de la concorde. Les bâtimens n'étoient pas tout-à-fait de mon goût; le château, par exemple, étoit environné d'un large foſſé avec un pont levis. « Cela reſſemble trop à une citadelle, » & annonce de la méfiance, dis-je » à M. Meyer; mais je puis faire » combler le foſſé, & le changement » que je veux faire à la maiſon & » aux jardins, entretiendront mon eſ- » prit dans une ſorte d'activité à la- » quelle je ne peux pas renoncer tout » d'un coup ».

Les champs, les prairies & les bois où couloient des ruisseaux d'une eau limpide, tout me charma. Le désir d'échapper enfin au tumulte & à l'embarras de la résidence fit que je conclus l'achat le jour suivant & signai le contrat. Mon nouveau fermier, homme intègre, me servit un repas champêtre, & le bon vin du Rhin scella mon acquisition. — J'oubliai les princes, les présidens, les courtisans & les favorites. La gaîté des convives ne ressentit aucune gêne de la présence du curé du lieu ; modeste, vertueux, doux & raisonnable, savant sans pédanterie, éclairé sans amour propre, attaché au systême de son église sans être intolérant ou superstitieux, plein de dignité sans égoïsme & sans orgueil ecclésiastique, déclamant contre les vices sans attaquer les hommes, agréable dans la conversation sans s'en emparer & sans prétendre en vouloir faire seul tous les frais,

il méritoit l'estime générale dont il jouissoit.

Je donnai une fête à mes vassaux. Mes amis d'Ursstaedt & M. de Weckel y assistèrent & dansèrent avec les villageois. Quelle journée! la première depuis bien des années où j'aye senti une joie pure & complette.

Après avoir réglé ce qui concernoit ma nouvelle acquisition à Ruhethal, je partis pour Hambourg. « Que » les choses aillent comme elles vou» dront », me disois-je à moi» même, « j'ai maintenant un port » assuré où je trouverai le repos & » le bonheur ».

---

## CHAPITRE XIII.

*L'orage éclate. M de Mehlfeld paroît sur la scène.*

PENDANT mon absence, mes adversaires furent infatigables à rechercher des plaintes contre moi pour accé-

lérer ma chûte. On rassembla toutes les personnes que je pouvois avoir mécontentées, & on les pria d'avouer librement ce qu'elles avoient à me reprocher. « N'ayez aucune crainte, » ajouta-t-on, « on vous rendra justice. » Les temps de la tyrannie de M. Claus » ces temps où l'on vouloit faire un » bedeau d'un prédicateur, sont passés. » Dites hardiment ce qui vous déplaît » en lui : c'est un devoir envers la » patrie & le souverain, de dévoiler » les erreurs. Le prince a enfin ou- » vert les yeux, il a vu comment on » l'a trompé, & les abus scandaleux » que l'on a faits de sa confiance & » de sa faveur, l'ont frappé : ainsi, » parlez sans contrainte : mais si vous » l'exigez, on taira votre nom ».

Malgré ces efforts pour mettre des malversations à ma charge, il ne se trouva pas une seule plainte capable de donner aux commissaires la moindre espérance de parvenir au but où ten-

doient leurs recherches contre mon administration. L'on fit une autre tentative pendant mon sejour à Hambourg.

Je reçus une lettre françoise trèsmal écrite, dans laquelle un homme qui avoit pris, Dieu sait pourquoi, le nom de Condillac, m'avertit «de » ne point revenir à . . . . . Je vous » conseille plutôt, » ajoutoit-t-il, «de » demander votre retraite, par-là » vous éviteriez les informations que » l'on est prêt à faire contre vous». Ma pusillanimité s'étoit perdue par l'accueil gracieux dont j'avois été flatté dans tous les endroits où j'avois passé. D'abord après avoir reçu cette lettre, je la mis dans une autre que j'écrivis au prince; vraisemblablement il en avoit eu connoissance, & je lui marquai : «Je regarde l'auteur anonyme » de cette lettre comme un homme » vil & méprisable. Ma conscience ne » me reproche rien; si l'on forme

» des plaintes contre mon administration, je supplie votre altesse de » les faire examiner avec la dernière » rigueur, & pour cet effet je ferai » de retour dans votre résidence avant » même que le congé que votre al» tesse a daigné m'accorder, soit ex» piré ».

L'on ne s'étoit point attendu à cette fermeté de ma part. Mes ennemis s'apperçurent qu'il falloit user de ruses & d'artifices pour arriver à leur but. Les griefs que l'on mettoit à ma charge étoient au nombre de quarante-trois, mais tous aussi futiles que ceux que j'ai allégués plus haut. On les exposa au prince. Ne sachant comment se conduire dans cette affaire, il n'eut pas le courage de me voir & se rendit, peu de jours avant mon retour, à un de ses châteaux de plaisance; nomma le président de Mehlfeld & les conseillers de Laemmersdorf & de Schvarzhelm, mes juges, & me fit

signifier que je devois répondre à leurs interrogations, qu'il m'étoit défendu de quitter la ville avant la définition de mon procès, & qu'il n'accepteroit aucune requête que je pourrois lui adresser.

Cependant l'état de Madame Ballériaire devenoit toujours plus critique. Mon épouse ne l'abandonna point. Mes adversaires se servirent de ce prétexte pour l'éloigner de la Cour. On lui fit dire que, « son altesse, craignant que la maladie de Madame » Ballériaire ne fût contagieuse, la » faisoit prier de ne point se mon- » trer à la cour tant qu'elle conti- » nueroit ses assiduités auprès de la » malade. Ma compagne fit gaîment » répondre au maréchal, que malgré » que l'air de la cour fût plus conta- » gieux que celui qu'on respiroit dans » la Maison de Madame Ballériaire, » elle obéiroit volontiers à l'avertis- » sement charitable qu'on lui donnoit ».

La favorite mourut la veille de mon arrivée, dans les bras de mon épouſe, avec des ſentimens très-religieux : le prince l'oublia bientôt, & les courtiſans travaillèrent à le diſtraire de toute idée ſombre & ſérieuſe.

Les concerts, les danſes & les bals maſqués ſe ſuccédèrent, & le comte de Lohfeld réuſſit enfin à exécuter le plan qu'il avoit conçu depuis long-temps, celui d'élever Caroline, ſon amante, au rang de maitreſſe du Prince, pour faire ſon bonheur par un moyen auſſi infaillible. Les fêtes & les bacchanales lui furent d'un puiſſant ſecours pour arriver à ſes fins.

A peine l'élévation de M^lle^ de Mhehlfeld fut-elle publique que Reyerberg entra chez moi, & me dit : « Maintenant, mon ami, il eſt temps de faire tes malles, les beaux yeux noirs que tu as dédaigné ont fait la conquête du Prince, & vraiſemblablement ils décideront ton procès ». Il ne ſe

trompoit point. Le lendemain la commiſſion ſe tranſporta chez moi pour la troiſième fois, & le préſident témoigna tant d'arrogance, que j'eus beſoin de toute ma préſence d'eſprit pour ne pas me laiſſer emporter à une impétueuſe groſſièreté.

Jamais concubine d'un prince ne fut plus fière de ſon aviliſſement brillant que Caroline. Le vrai mérite, la conviction de travailler dans une carrière honorable au bonheur des peuples, de leur être utile par ſa probité, ſes talens, ſon activité, ne peuvent donner autant de contentement qu'on en liſoit ſur le front de cette femme revêtue d'un éclat déshonorant. Elle reçut avec une audace ſcandaleuſe les flatteries & les complimens des courtiſans, aſſez lâches pour rendre au vice l'hommage qu'ils refuſent à la vertu modeſte, dans l'eſpoir d'avancer leur fortune. L'antichambre du préſident étoit remplie de créatures qui rampoient à ſes pieds.

Reyerberg fut presque le seul qui n'encensa pas l'idole. Aussi essuya-t-il maints regards de mépris, mais il s'en enorgueillissoit. D'un côté, on le craignoit à cause de ses satyres mordantes, & de l'autre, on le regardoit comme trop impuissant pour mériter d'être poursuivi. Le comte de Lohfeld changea, du moins en public, le rôle d'amant contre celui de Sigisbée de la nouvelle favorite. Toujours à ses côtés, il la conduisoit, il l'accompagnoit par-tout, lui donnoit le bras & portoit son angola, & pour le récompenser de ces nobles services, il fut nommé maréchal des voyages de son altesse.

Caroline eut l'insolence de se faire donner des appartemens dans le château de plaisance du prince, & de les meubler à son gré. Ses dépenses en modes & en bijoux étoient inouies. Elle sut entretenir le penchant du prince à la prodigalité. Avide de plai-

firs & de richeſſes, elle détourna l'attention du prince du bonheur de ſes ſujets, & la fixa ſur les danſes, la parure, les ſpectacles, la muſique & les jeux de l'amour.

Le préſident de Mhelfeld reprit, en attendant que ma cauſe fut jugée, la direction du département des finances. Mon procès fut continué avec l'ardeur à laquelle on devoit s'attendre de la part de commiſſaires auſſi impartiaux. C'étoit une grace de me faire ſubir les interrogatoires dans ma demeure, & je ne l'aurois pas obtenue ſi, en effet, le chagrin ne m'eût rendu malade & forcé à reſter dans mon appartement.

Mes juges ſe donnèrent toutes les peines imaginables pour embrouiller les affaires & les rendre obſcures; mais ils n'y réuſſirent point. Mes papiers étoient en ordre & accompagnés de pièces juſtificatives. Je pouvois prouver que, loin de m'en-

richir, j'avois dépensé une partie du bien de ma femme pour subvenir aux dépenses de l'état. Mais il n'est rien de plus facile que de répandre un faux jour sur les actions les plus innocentes d'un accusé.

Néanmoins il y a toujours un petit nombre d'ames bien nées qui donnent l'exemple de la vertu & de la fidélité même dans ce bas monde. Je fis l'expérience de cette vérité. Quelques personnes prirent ma défense avec courage; mais leur grande ardeur, souvent trop voisine de l'imprudence, me fut plus funeste qu'utile. Ai-je besoin de nommer ici mon ami Louis? il me resta constamment fidèle, mais ayant déja à combattre la haîne de la nouvelle favorite, je le priai d'observer une exacte neutralité.

Ce qui m'étonna le plus, c'est l'attachement que me témoignèrent des gens dont on attend peu de sentimens

généreux, je veux dire les Juifs. Cette nation infortunée, si cruellement opprimée & méprisée, quoique nous lui devions notre origine & notre religion, qui souvent nous surpasse en industrie, en moralité & en esprit, cette nation malheureuse avoit été impitoyablement chicanée & chargée des impôts les plus accablans avant mon entrée dans le ministère. Des sentimens d'équité m'avoient porté à les soulager, à adoucir leur pénible existence ; ils me regardoient comme leur bienfaiteur & s'affligèrent de l'indignité de la conduite de mes adversaires. Pour me le témoigner, ils m'envoyèrent une petite députation qui m'offrit en même temps tous les services qu'il seroit en leur pouvoir de me rendre.

Cette attention me toucha & me confirma dans l'idée que nos mauvais traitemens & nos injustices, sont causes du peu d'intégrité, de candeur

& de bonne foi dont on accuse les Juifs.

Mon procès avoit duré près de deux mois, je commençai à entrevoir quelle en seroit la fin. « Le prince, par sa » grande clémence, fera cesser la pro» cédure & me demandera la démis» sion de ma charge » Voilà ce que je prévoyois. Déja j'attendois cet arrêt indulgent avec impatience, déja mon épouse commençoit à faire nos malles pour voler avec transport dans des lieux où nous devions trouver le repos, quand un événement extraordinaire & inattendu fournit de nouvelles armes à mes ennemis.

---

## CHAPITRE XIV.

*D'anciennes liaisons deviennent quelquefois dangereuses & funestes.*

PENDANT mon premier séjour à Ratisbonne, j'avois joui d'une certaine renommée comme médecin alchymique.

mique. Un misérable *Magister*, nommé Otterhof faisoit le même métier. Cet homme avoit passé plusieurs années dans la débauche dans les universités. Il étoit ensuite entré comme précepteur chez un bailli, d'où une trop grande intimité avec la fille aînée le fit chasser. Après avoir éprouvé plusieurs fois un sort aussi cruel, il vint donner des leçons d'écriture & d'arithmétique à Ratisbonne & fut initié dans l'auguste confrérie des alchymistes. C'est ce qui donna lieu à ses liaisons avec l'apothicaire Noldmann où j'étois premier garçon de boutique. A sa mort il eut des desseins sur sa veuve; elle me préféra. Première source de la haine qu'il me voua. Ma chute à Ratisbonne attribuée à mes imprudences, l'enveloppa dans les malheurs communs de l'alchymie, le bannit de la ville, & servit à accroître son ressentiment. J'ignorai depuis ce qu'il étoit devenu. Voyageant

un jour dans les campagnes, comme directeur des Finances, pour y introduire de nouvelles opérations économiques, je trouvai le magifter, Dieu fait par quel hafard, dans un village où il étoit maître d'école. Nous nous reconnûmes d'abord l'un & l'autre, mais nous ne nous fentîmes pas preffés de renouveler connoiffance. Peut-être avoit-il un jour donné à entendre « qu'il connoiffoit bien M. le direc-
» teur des finances, & que s'il vou-
» loit raconter tout ce qu'il en favoit,
» cela pourroit le mettre dans un
» étrange embarras ». Mes adverfaires, attentifs à tout ce qui pouvoit me nuire, en avoient pris des informations plus exactes, & l'on me fit quelquefois entendre des propos qui reffembloient à des allufions au genre de vie que j'avois mené dans ma jeuneffe. Cependant on s'en tenoit encore là quand le maître d'école Otterhof fut conduit en prifon pour caufe d'adultère. Dans

les interrogatoires qu'on lui fit subir, on le questionna de nouveau sur ma chronique scandaleuse. Il raconta tout ce qu'il savoit; on fit des recherches, on écrivit en différens endroits, on compara les rapports, & mon effroi fut à son comble quand, au moment où je me croyois à la fin de ma procédure, M. le président m'annonça avec une joie infernale, que « son altesse avoit décou-
» vert des choses si honteuses de mon
» genre de vie, qu'elle remettoit mon
» jugement entre les mains des juges
» criminels, & me défendoit de quitter
» mon appartement ». — Il parla en même temps des vagabonds & m'échauffa tellement que je le saisis par la gorge, il cria au secours. Mon épouse & mes domestiques nous séparèrent. Le Vieillard impudent tira de sa poche un billet, le jeta sur la table & s'en fut.

L'ayant ouvert, j'y trouvai en gros caractères ces mots peu faits pour

appaiser mon courroux : « Monſieur
» Pierre Claus, garçon cordonnier,
» déſerteur des troupes de *** fait le
» métier d'empoiſonneur à Ratiſbonne
» & s'enfuit de cette ville pour s'é-
» lever au rang de miniſtre d'Etat ».

De quels ſentimens je fus agité à la lecture de ce fatal billet! ma maiſon fut auſſitôt environnée de gardes, & le préſident rapporta à ſon alteſſe que j'avois voulu l'étrangler dans un moment où il repréſentoit ſa perſonne ſacrée.

Ma ſituation devint épineuſe, embarraſſante. Mon épouſe fondoit en larmes. Nous tînmes conſeil avec Reyerberg. Dans le fond le prince n'avoit nul droit de me juger ſur ma conduite paſſée, puiſque je n'avois point d'accuſateur. Mais conſulte-t-on la juſtice quand il s'agit de perdre quelqu'un ? D'ailleurs l'on pouvoit faire porter des plaintes de la part du régiment dont j'avois déſerté les

drapeaux. Et quelle honte n'eût-ce pas été pour un ministre d'Etat de répondre à des accusations de cette nature.

Il n'y avoit qu'un seul moyen de se tirer d'embarras; mais ce moyen nous paroissoit plus déshonorant encore que la procédure criminelle. — Et cependant la nécessité lève beaucoup d'obstacles. — Mon épouse devoit s'adresser à l'indigne favorite, & la supplier de s'intéresser en ma faveur, d'engager le prince de faire arrêter ses procédures & à nous permettre de nous retirer. La démarche étoit humiliante! Mais il étoit bien vraisemblable que Caroline, flattée de son triomphe, fière de voir ses ennemis à ses pieds, exauceroit nos vœux, pour donner au public la première preuve de son pouvoir & de sa grandeur d'ame.

Mon épouse vainquit sa répugnance par amour pour moi. Sa tendresse fit

disparoître à ses yeux les difficultés & l'humiliation. Le lendemain, elle se rendit de grand matin chez la favorite, & fut de retour avant mon réveil. L'inquiétude & l'agitation ne m'avoient fait trouver le sommeil que fort tard.

« Tout est arrangé, mon ami! » Ce furent là les douces paroles avec lesquelles elle me réveilla. « Tout est » arrangé, & nous sommes aussi libres » que les oiseaux dans les airs ».

## CHAPITRE XV.

*Son excellence M. de Clausbach quitte la Cour, & se transporte dans sa terre de Richetal.*

« EST-CE un songe »? lui dis-je en me frottant les yeux, « mais te voilà » réellement habillée ».

*Madame de Clausbach.* Ce n'est point

un songe. « Je viens à présent même » de chez Caroline. Tu peux être » entièrement tranquille. Il dépend » de nous de partir quand nous » voudrons ».

*Claus.* « Oh ! mon amie ! qu'as-tu » fait? Combien ta délicatesse aura » souffert de cette humiliante démar» che »?

*Madame de Clausbach.* Paix, mon cher époux! « Tout est oublié, n'en » parlons plus. Qu'est-ce qu'un mo» ment d'humiliation, à côté de la » riante perspective d'un avenir heu» reux & tranquille »?

*Claus.* « Dieu ! quel bonheur d'a» voir une femme prudente & fidèle? » je ne t'en parlerai plus : cela me » fendroit le cœur, s'il me falloit » entendre que cette courtisane mé» prisable t'eût manqué d'égards. Puis» sé-je un jour être en état de te » témoigner ma reconnoissance du » sacrifice que tu m'as fait aujour» d'hui »!

Reyerberg entra un inſtant après, accompagné d'un reſpectable vieillard nommé Brincknam. C'étoit un ſavant, il demeuroit à la campagne, & venoit en ville pour s'informer de ma poſition.

Nous étions aſſis à déjeûner, mon épouſe à côté de moi, ayant ſes bras entrelacés autour de mon cou, & notre fils ſur mes genoux. Nous parlions de la félicité qui nous attendoit à la campagne, & je m'écriois, plein d'attendriſſement : « Dès aujourd'hui, » mon fils ! tous mes travaux te ſe» ront conſacrés, nous ne vivrons que » pour toi, & ſurement tu te mon» treras reconnoiſſant de nos ſoins ». J'achevois cette apoſtrophe quand mes amis entrèrent.

« Voilà un groupe charmant ! s'é» cria Reyerberg ; à l'air de ſérénité » qui brille ſur vos viſages, je de» vine ce qui s'eſt paſſé. Madame » de Clauſbach s'eſt prêtée à la dé-

» marche que nous avons cru nécessaire hier, & tout va à souhait ».

Nous l'instruisîmes, la conversation s'anima. Nos cœurs s'épanchèrent, & nous nous entretînmes des beaux projets que nous pourrions exécuter dans notre champêtre asile. Il fut décidé que nous partirions encore le même soir avec un seul domestique, & que nos effets, & le reste de nos gens, nous suivroient dès le lendemain. Reyerberg me dit :

« Je me rejouis sincèrement, mon
» ami, de te voir si tranquille & si
» content. Oublie entièrement ces
» illustres tracasseries. Tu le dois à
» ta santé chancelante & à ta famille.
» — Quant à moi, je ne les oublie-
» rai point. L'héritage de ma tante
» me met au dessus des besoins. Je
» pourrois me retirer de l'air conta-
» gieux de la cour. Mais je suis bien
» loin d'y penser. L'indignité dont
» on s'est rendu coupable envers toi

» réveille mon activité à la vengeance. Je n'ai rien à perdre, je n'ai ni femme ni enfans, & heureusement je ne suis pas assez sensible pour être vivement affecté des revers de la fortune. Je veux rester ici, & faire éprouver à leur tour à ces misérables ce qu'ils t'ont fait souffrir. Les flatteries les plus fines & les ruses les mieux inventées serviront à m'avancer dans les bonnes grâces d'un prince foible & docile à la voix de celui qui l'encense ; & si j'y réussis, adieu Mehlfeld, le maréchal, la favorite & le comte de Lohfeld. Je les travaillerai de manière qu'ils s'en étonneront, & cela sans passion, de sang-froid. — Ce ne sera qu'après avoir rempli cette tâche, que je me rejoindrai à vous dans votre retraite de Ruhethal ».

Ce projet de Louis nous surprit : nous en parlâmes encore quelques

temps, & passâmes toute la journée ensemble dans des entretiens intéressans. « Je ne m'étonne point, dit » Brinckmann, de l'injustice qu'on » vous fait. Quiconque veut travailler » au bonheur des autres, doit s'at- » tendre à des contradictions & à des » revers. Comment pouviez-vous es- » pérer un sort plus heureux que ce- » lui de tous les bienfaiteurs du genre » humain, anciens & modernes ? » Compter sur la reconnoissance de » ses contemporains & sur le secours » d'amis zélés & fidèles, c'est bâtir » sur le sable. On a sujet de s'ap- » plaudir quand on ne vous fait pas » le mal pour le bien ».

Disposé à croire à la vérité de ces observations, je me rappelai ce commentaire sur J. J. Rousseau. « L'hom- » me qui, dans une heureuse médio- » crité, parcourt la carrière de ce » monde, ne peut concevoir la haine » de Rousseau contre le genre hu-

» main ; on la croit outrée. Mais ap-
» prenez à connoître vos rivaux pour
» des places, pour l'esprit, pour la
» fortune ; élevez-vous par vos vertus
» & vos talens, & persuadez-vous,
» dans l'innocence de votre cœur, que
» l'on vous chérit & vous estime,
» parce que l'on vous sourit & vous
» embrasse. Mais quand le précipice
» est creusé sous vos pas par les
» mêmes mains qui souvent ont
» serré les vôtres en signe d'amitié ;
» quand la terre s'éboule : — Regar-
» dez autour de vous, voyez comme
» vos amis se sauvent sans vous aver-
» tir du danger. Ils vous fuient
» comme si vous empoisonniez l'air.
» Ceux que vous avez rendu heureux,
» vous outragent pour vos bienfaits.
» Supportez l'arrogante pitié des uns,
» l'insultante, l'humiliante compassion
» des autres ; & après cela, aimez
» les hommes, si vous le pouvez ».
Tout cela est vrai, très-vrai ! —

Malheureusement. Ce ne sont ordinairement que les gens éclairés, qui sont poursuivis, non que la persécution soit la marque distinctive du mérite; mais elle en est ordinairement un indice.

M. Brinckmann ajouta que j'aurois de la peine à m'accoutumer à la vie tranquille & solitaire de la campagne. — Nous partîmes le soir. La séparation de mes amis me coûta des larmes. — Toutes sortes d'idées s'emparèrent de mon esprit, & me serrèrent le cœur. Une foule de pauvres honteux, à qui nous avions donné le superflu de nos richesses, avoient appris notre départ. Ils se pressèrent autour de nous, au moment où nous montâmes en carrosse. Les pleurs inondoient leurs visages, ils ne pouvoient parler, mais tous exprimoient leur reconnoissance par des gestes attendrissans, & imploroient sur nous les bénédictions du ciel. Le sentiment

d'une affliction délicieuse me ravit hors de moi. — Mes yeux se troublèrent, je m'arrachai de cette scène touchante, & montai dans la voiture qui partit aussitôt.

Telle fut la fin du songe des grandeurs de ce monde qui m'avoit occupé quelque temps. Heureux l'homme qui se réveille d'une semblable rêverie, sans douleurs, & sans avoir perdu les forces de l'ame & du corps. J'en étois sorti à temps, ou plutôt mes ennemis m'y avoient arraché. L'âge n'a point affoibli mes facultés ; & dans le dernier période de ma vie je pourrois encore jouir de la liberté, de la paix domestique, des richesses de la campagne, & du bonheur qu'elles font éprouver ; je bénis l'Auteur de l'univers de m'avoir donné une ame sensible à tant de biens.

Nous fîmes une lieue sans entamer la conversation. Quand nous eûmes perdu de vue la résidence, & que

nous nous trouvâmes au milieu de champs fertiles, couverts de riches épis, nos cœurs s'ouvrirent au sentiment de la joie. Rien ne se perd si facilement, & avec autant de plaisir, que le souvenir d'infortunes passées. La contemplation de la belle nature, dans les bras de laquelle nous allions nous jeter, la sérénité du temps, le calme de l'air, tout nous invitoit au contentement, & chassoit de notre mémoire l'idée de ce que nous avions souffert. Nous descendîmes de voiture, & la suivîmes à petits pas. Mon épouse s'appuyoit sur mon bras, & notre fils sautoit à nos côtés.

L'honnête curé, chez lequel nous demandâmes un gîte pour la première nuit de notre voyage, (je le connoissois très-bien) fut surpris de notre visite, & nous dit: « A quel heureux hasard » dois-je l'honneur de voir votre ex» cellence dans mon humble presby» tère » ? — Il ne s'agit plus d'ex-

cellence, mon ami, lui répondis-je. « Voulez-vous permettre à un ex-mi» nistre exilé de passer cette nuit dans » votre maison pastorale, votre bonté » ne vous nuira point à la cour, je » vous en réponds ».

Quelques jours après nous fîmes notre entrée solemnelle à Ruhethal. Je croyois de surprendre mes amis d'Urfslaedt & la famille du capitaine de Weckel; mais ils avoient été informés du jour de notre arrivée. En descendant de la voiture devant mon château, nous nous vîmes entourés de ces tendres amis qui font de mon séjour champêtre un paradis.

Mes premiers soins dans ma terre, furent consacrés aux changemens que j'entrepris dans les bâtimens, & je destinai l'hiver à l'instruction de notre fils. De concert avec mon épouse, j'ai résolu de faire venir mon pauvre cousin-germain, le fils de l'apothicaire & bourg-maître Valentin. Je

ne rougis pas de parens obscurs & infortunés, défaut ordinaire aux grands, & marque certaine d'un cœur pervers.

Nos meubles arrivèrent quelque temps après avec le reste de nos gens qui me remirent une lettre de mon ami Reyerberg.

J'oubliois de dire que dès le commencement des procédures entamées contre moi, j'avois renvoyé ma décoration de l'ordre du hareng bleu entre les mains de son altesse.

---

## CHAPITRE XVI.

*Claus écrit une lettre au Prince, & passe le reste de ses jours dans sa terre.*

D'ABORD après mon arrivée à Ruhethal, j'écrivis au prince une lettre dont j'attendois peu de succès, il est vrai, mais où je me flattois avoir exposé de dures vérités, dont je croyois me

devoir l'aveu à moi-même & aux autres. J'avois quitté la résidence comme un brigand dans la nuit. Mes affaires étoient restées embrouillées, & le prince, aveuglé par des imposteurs, me prenoit pour un scélérat, moi qui avois autrefois joui de ses faveurs & de sa confiance. La plus grande partie du public devoit nécessairement porter le même jugement, si je ne faisois aucune démarche pour faire éclater la vérité, & dévoiler l'injustice de mes adversaires.

L'homme, dont la conscience est sans reproches, peut être indifférent aux jugemens du grand nombre, je le sais. A chaque calomnie que l'on invente contre lui, il n'est point obligé de faire preuve de son innocence; c'est plutôt au particulier, qui ose témérairement prononcer sur lui, à examiner les accusations & les bases sur lesquelles elles reposent, avant de répéter ces noirceurs. Ne seroit-ce point

une chofe bien déplorable, fi l'on pouvoit contraindre le fage tranquille dans fa demeure, à vivre dans un combat continuel ? Toujours dans la néceffité de fe défendre & de perdre un temps précieux, pour peu que les méchans allèguent fa réputation. Un homme pervers n'auroit qu'à répandre deux fois par femaine des bruits impofteurs fur le compte de fa probité & fur l'état de fes affaires, pour lui faire ouvrir fes livres de commerce aux regards des indifcrets.

L'on n'eft refponfable de fes actions qu'à des juges ou à des fupérieurs : fi cependant on veut fe juftifier fur de fauffes imputations qui n'ont point été prouvées, & par lefquelles on a voulu flétrir notre honneur, je crois qu'il eft permis à tout homme de le faire librement ; & comme c'eft là le cas où je me trouvois, j'écrivis au prince la lettre qui fuit :

» MONSEIGNEUR,

« Votre alteſſe m'a couvert d'op-
» probre & de mépris; mais en quit-
» tant le rang où vous m'aviez placé,
» j'ai emporté la douce conſolation
» que mon cœur ne me fait pas les
» moindres reproches. J'ai même in-
» terrogé ma conſcience, ſi dans ce
» moment déſaſtreux j'aimerois mieux
» être celui qui fait éprouver ſes ri-
» gueurs, ou celui qui les éprouve
» injuſtement, & ce juge incorruptible
» m'a répondu que ma poſition étoit
» mille fois préférable, & que je ne
» devois la changer contre aucune di-
» gnité de ce monde.

» Je ſupplie votre alteſſe de ne
» point croire que ce ſoit par orgueil,
» par arrogance ou par déſir de me
» venger, que j'oſe l'entretenir de la
» différence de nos ſituations. Ce n'eſt
» pas non plus pour défendre mon

» innocence, mais pour vous prier de » bien réfléchir avant de vous servir » du pouvoir que la Providence vous » a confié pour détruire par quelques » syllabes l'existence civile d'un hom- » me intègre & droit. Mon existence » morale est hors de votre portée, » vous ne pouvez me la ravir.

» L'innocence est aussi au dessus du » pouvoir des princes que des calom- » nies, & comme votre altesse n'a » point jugé à propos de faire prouver » les premières accusations portées » contre moi, je ne me crois pas non » plus autorisé à prouver le contraire » avant que mes adversaires n'aient » allégué les moyens sur lesquels ils » basent leurs dénonciations. Le der- » nier reproche, celui qu'on m'a fait, » au sujet de mon genre de vie pré- » cédent, paroît gagner quelque lueur » de vérité, & me montrer dans un » jour équivoque, sur-tout à cause de » la demande que j'ai faite d'arrêter

» les procédures, & par mon départ
» précipité ; mais cette démarche n'eſt
» qu'un moyen d'appel. C'eſt donc
» ici dans ma terre, dans une retraite
» sûre, au milieu d'un pays étranger,
» hors des limites de votre pouvoir,
» que j'en appelle au public impartial.
» Je vais faire imprimer les aventures
» de ma vie juſqu'à ce jour. Ce pro-
» cédé, je crois, ne pourra pas être
» nommé une vengeance. -- Un hom-
» me, dont on a flétri l'honneur, s'il
» ſe défend publiquement contre des
» calomnies publiques, s'il ne donne
» point la mort à ſes aſſaſſins, mais
» leur arrache le maſque ; s'il ne ré-
» torque le mal qu'on lui a fait, qu'en
» l'expoſant aux yeux du monde, en
» le racontant, il ne ſe venge point ;
» mais il fait ce qu'il doit à ſoi-
» même & à ſes amis. Pourquoi mé-
» nageroit-il la réputation des gens
» qui n'ont point épargné ſon exiſtence
» civile ?

» Mais ce dont je ſupplie ſur-tout » votre alteſſe d'être bien convaincue, » c'eſt que je ne lui conſerve pas la » moindre haine. C'eſt pour l'en aſ- » ſurer & pour lui donner en même » temps quelques conſeils ſalutaires, » que j'écris cette lettre. Si votre al- » teſſe regarde l'un comme téméraire, » & les autres comme inutiles, je la » prie de conſidérer que ſi le rapport » de maître & de ſerviteur a ceſſé, » les rapports d'homme à homme du- » rent toujours, & que ſi l'on ne peut » prouver clairement, (choſe difficile » ici bas) que la paſſion n'ait eu au- » cune part à notre jugement d'un côté » ou de l'autre, le particulier eſt quel- » quefois en état d'entrevoir les points » litigieux, & de les juger auſſi bien » qu'un prince. — Agréez donc ces » derniers conſeils ».

» Vous avez, Monſeigneur, toutes » les diſpoſitions néceſſaires pour être » un excellent homme, tant à l'é-

» gard des qualités du cœur, que
» de celles de l'esprit. — C'est beau-
» coup. Je ne suis pas accoutumé à
» prodiguer les éloges. Vous jouissez,
» de plus, des avantages d'une naiſ-
» ſance & d'un rang où vous avez
» tant d'occaſions de faire du bien,
» avec l'aſſurance qu'aucune de vos
» belles actions ne reſtera dans l'obſ-
» curité, motif puiſſant pour enflam-
» mer le penchant à la vertu propre
» aux ames bien nées. Quel attrait
» pour un homme doué de beaucoup
» de talens & d'un caractère heureux
» comme le vôtre, de ſe diſtinguer de
» ſes égaux en rang & en naiſſance par
» des traits de juſtice & des procé-
» dés dignes d'éloges ! La juſtice,
» Monſeigneur, eſt la première des
» vertus. Elle nous rapproche le plus
» de la divinité, parce qu'elle ſuppoſe
» les qualités de l'ame, & qu'elle
» exclut les foibleſſes & les paſſions.
» Mais comment l'homme en qui le
» tempérament

» tempérament & la molleſſe font
» naître quelquefois des éclairs de
» probité, peut-il être juſte s'il prend
» ces inſtans paſſagers où ſon ame
» eſt diſpoſée au bien par la vertu
» même ? L'opiniâtreté, la mauvaiſe
» humeur ou les conſeils l'entraî-
» nent à des actions précipitées, peu
» réfléchies, & cependant il oſe ſe
» vanter de ſon activité, de ſa fer-
» meté & de ſa conſtance. De vils
» flatteurs rampent à ſes pieds, vingt
» mille eſclaves tremblent à ſa voix,
» & il penſe régner, tandis qu'une
» femme le domine. Il diſtribue à des
» fainéans inutiles des richeſſes qui
» ne lui appartiennent point, qui
» ſont les biens de ſes ſujets, & il
» ſe glorifie de ſa bienfaiſance & de
» ſa générosité, tandis que mille
» malheureux gémiſſent dans la pouſ-
» ſière & travaillent à la ſueur de
» leurs fronts, pour procurer à un
» voluptueux toutes les ſommes néceſ-

» faires à son genre de vie sybarite.

» Et cependant, Monseigneur, jetez » un coup d'œil sur quelques puissans » vos égaux, & vous verrez que ce » tableau n'est point imaginaire. Mais » je ne m'alarme pas : — votre al- » tesse, elle ne peut dégénérer à ce » point. S'il en étoit ainsi, je me » verrois réduit à regretter ce temps » précieux où chérissant plus l'homme » que le prince, je m'entretenois avec » vous des devoirs du souverain, & » des moyens de travailler au bonheur » des peuples. Je ne m'abusois point » quand je croyois alors votre altesse » susceptible de bons sentimens & » pleine d'ardeur pour des objets » sacrés. L'injustice dont on vous a » rendu coupable à mon égard, sem- » bleroit, il est vrai, annoncer le » contraire. — Mais je le répète, » je ne m'abusois point ; vous n'êtes » pas encore descendu à la classe des » tyrans. Le premier pas est fait ;

» un funeste aveuglement vous a égaré
» un instant. Il est encore temps de
» rentrer dans la route de la vertu. —

J'en étois là & j'éprouvois une douce satisfaction de dessiller les yeux d'un souverain, quand le vieux baron de Leidthal entra ; je lui lus mon épître, dans l'espérance qu'il l'approuveroit, mais je me trompois.

« Si vous voulez m'en croire, « me
» dit-il, » ne faites point partir cette
» lettre. Vous avez voulu éviter d'y
» montrer de la passion, & cepen-
» dant elle éclate en quelques endroits
» avec beaucoup d'amertume. L'ai-
» greur, vous le savez, offense & ne
» corrige point. Cette sorte d'hommes
» d'ailleurs est incorrigible, & votre
» prince, d'après le portrait que vous
» m'en avez fait, l'est plus que tous
» les autres : un être pour qui la
» légéreté du premier âge n'offre plus
» d'excuse, guidé par les conseils
» d'un ami sage & fidèle qui lui a

» appris à goûter la félicité pure at-
» tachée à l'exercice des vertus, s'il
» retombe dans ses égaremens & se
» montre docile aux insinuations des
» méchans, ne laisse plus espérer de
» retour au bien. Et votre prince n'a-
» t-il point joui de ce bonheur sous
» votre direction ? C'est donc un fol
» espoir que celui de l'amender ; sa
» foiblesse ne l'abandonnera jamais.
» Peut-être le malheur pourra-t-il le
» rendre sage pour un instant. — A
» quoi serviroit votre épître ? Dans
» le tumulte des plaisirs dont il s'en-
» ivre, il ne la liroit point. C'est
» au temps, c'est à ce rémunérateur
» du mérite, à vous justifier ; vous
» pouvez d'ailleurs joindre cette lettre
» à vos aventures, puisque vous vous
» êtes décidé à les publier. »

Ce conseil me paroissoit dicté par la sagesse : je l'ai suivi, & je finis ici le récit des événemens remarquables de ma vie. Puissent-ils servir à la fois

à l'amuſement & à l'inſtruction. Je n'ai point craint d'avouer ſincèrement mes folies, mes erreurs, & mes chûtes. Elles ſont nombreuſes, il eſt vrai, mais avant de prononcer, remerciez le ciel de ne pas avoir été placé dans des ſituations ſemblables, & d'avoir été mieux dirigé par l'éducation, le ſort, les paſſions & le tempérament. Je penſe que nous naiſſons tous avec les mêmes foibleſſes, & que ſi ces quatre puiſſans reſſorts nous mouvoient à égalité de forces, nos actions ſe reſſembleroient toutes. — Mais j'admire les nuances infinies que le créateur a miſes dans les ouvrages de ſes mains, & ſans doute cette prodigieuſe diverſité atteſte merveilleuſement ſa puiſſance.

*Fin de la troiſième & dernière Partie.*

*Fin de la Table de la troisième Partie.*